

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

N° 33 - MAI / JUIN 2019

Roméo Elvis

LA COURSE EN AVANT

JUICY | R.O X KONOBA | IVAN TIRTIAUX | BLU SAMU |
QUATUOR ALFAMA | DUO ROSA | MICHEL KIRBY | DADDY K |
GÉNÉRATION INSTAGRAM | FESTIVAL & ÉCOLOGIE | LE BEL ÂGE |



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X

id|m

intégrale de la musique



L'intégrale de la musique est une **base de données au service du secteur musical**, en accès entièrement **gratuit**. id|m réunit sur un même site web, l'**ensemble des acteurs** qui font vibrer la **musique** en **Fédération Wallonie-Bruxelles**.

 www.id|m.be



facir présente

LA NUIT DES CLOUS #3

**Orchestre du Belgistan
Commander Spoon
Annabel Lee**

22.05 Atelier 210

Infos: www.facir.be



VKRS#1

FESTIVAL DE L'ART DU CLIP
9,10,11 / 05 / 2019

PROJECTIONS DES CLIPS BELGES ET «FOCUS QUÉBEC»

PALMARÈS AU PALACE >>>

CINÉ-CONCERT >>>
WE STOOD LIKE KINGS

DJ SET ET VJING >>>
DJ MELLOW & JUNE PEDUZZI

VJING >>>
DWELLLLL

CONFÉRENCES ET WORKSHOP >>>

« PRODUIRE DES CLIPS »
« L'INDOMESTICABLE VIDÉO-CLIP »
« STRATÉGIE DIGITALE »

DÉFI SPEED-CLIPPING >>>
RÉALISE TON CLIP EN 3 JOURS !

24, RUE DES
RICHES-CLAIRES
1000 BRUXELLES
02 / 548 25 80

VKRS.BE
lesrichesclaires.be

LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE

Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps

Collaborateurs
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Élisabeth Debourse
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Pierre Vangilbergen

Correcteur
Nicolas Lommers

Couverture
Roméo Elvis
© Martin Gallone
(Straussphère)

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

Mikan

Impression
Graphius

Prochain numéro
Septembre 2019



LE SOIR

sabam
for culture



Édito

L'an dernier, à pareille époque, on évoquait dans cet éditto le fameux #MeToo en se demandant si la question du combat des femmes était devenue un outil de marketing ou le signe d'un véritable changement de société? La réponse est sans doute à trouver entre opportunisme et volonté de ne plus vouloir être victime.

Dernièrement, près de 1.000 professionnelles du secteur musical français signaient un manifeste contre le sexisme qui sévit dans leur secteur d'activités *en pointant également les disparités salariales, l'invisibilité des femmes aux postes à responsabilité, les préjugés et les non-dits qui bloquent le développement et les carrières de professionnelles pourtant compétentes et investies*. Ce manifeste va beaucoup plus loin que le #pailletés car il accueille des artistes aussi bien connues qu'underground ainsi que l'ensemble de la filière musicale, de la technicienne à l'attachée de presse.

En Fédération Wallonie-Bruxelles, depuis quelques mois, plusieurs institutions publiques actives dans le soutien au développement du secteur musical se sont naturellement regroupées pour, à leur tour, créer une plateforme, SCIVIAS, dont l'objectif est également d'œuvrer pour une meilleure représentation des femmes dans les métiers de la musique.

L'avenir proche nous dira si on sera parvenu à changer de disque, à rendre audible et visible la voix des femmes, en musique comme ailleurs.

Claire Monville

CONCOURS

Suivez nos pages Facebook (Larsen / Conseil de la Musique) et tentez votre chance afin de gagner des places pour les différents concours que nous organisons.

www.facebook.com/ConseildelaMusique

www.facebook.com/magazinelarsen

CRÉDITS

Anna K, Javier Celado,
Lou West, Piet Goethals

Sommaire

OUVERTURE

4X4 **Toine Thys** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Roméo Elvis** P.8
RENCONTRE **Blu Samu** P.11
RENCONTRE **Juicy** P.12
RENCONTRE **Charlotte** P.13
RENCONTRE **R.O X Konoba** P.14
RENCONTRE **DJ Elephant Power** P.15
RENCONTRE **Ivan Tirtiaux** P.16
RENCONTRE **Guillaume Vierset Harvest Group** P.17
RENCONTRE **Quatuor Alfama** P.18
RENCONTRE **Duo Rosa** P.19
TRAJECTOIRE **Michel Kirby** P.20

ZOOM

L'été au vert P.22
Le bel âge P.24

ARTICLES

APERÇUS **La Parenthèse House / MIMA - Dream Box** P.27
LE.COM **Génération Instagram** P.28
DÉCRYPTAGE **La reconversion des musiciens** P.30
IN SITU **Zik-Zak** P.32
POURQUOI? **Peut-on toujours compter sur sa mère?** P.36
VUE DE FLANDRE **Filière anversoise, deel twee** P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **Chez Daddy K** P.38
C'ÉTAIT LE... **20 mars 1975** P.39



Toine Thys est un homme très occupé. Quand il n'est pas ici, il est là-bas avant de repasser par ici. Là, il est près d'embarquer pour dix jours au Burkina Faso, avec le trompettiste Laurent Blondiau, dans le cadre de leur projet Les Ventistes du Faso. Entre-temps, le saxophoniste ténor et soprano et clarinettiste basse a assuré la sortie de son album *The Optimist* (Igloo), en trio avec le batteur canadien Karl Jannuska, l'organiste américain Sam Yahel et le guitariste franco-sénégalais Hervé Samb. *Faire de la musique avec des Danois et des Espagnols, c'est déjà un petit trip en soi*, dit-il. *The Optimist* est une étape supérieure, pour lui dont l'objectif est de faire, avec des envies de plus en plus précises, une musique unique avec un rassemblement improbable de personnalités musicales. *The Optimist*, c'est l'alchimie jazz afro groove par excellence.

DOMINIQUE SIMONET

4 X 4

'Toine 'Thys

EN QUÊTE DE MUSIQUE UNIQUE



**Bill Frisell
with Dave Holland
and Elvin Jones**
Frisell, Holland & Jones
Nonesuch / Warner Music (2001)

La section rythmique est mythique, avec des gars qui ont accompagné John Coltrane (Elvin Jones) ou Miles Davis (Dave Holland). On pourrait dire du jazz, alors que Bill Frisell joue une sorte de country & western un peu blues... Cet album est un drôle de mélange entre une musique acoustique et plein de loops, de boucles qui se répètent. Son côté transe me transporte. Ce disque étrange, calme et très poétique, je l'ai écouté au moins trois cents fois. Il y a des musiques qui restent accrochées et que je peux écouter à n'importe quel stade de mon équilibre psychique, que j'aie la pêche ou non, que je sois à la maison ou en voyage... Vous avez remarqué, il n'y a pas de saxophone!



Oumou Sangaré
Ko Sira
World Circuit (1993)

Ce disque de la diva malienne qui joue de la musique mandingue me hante depuis longtemps. Il est la clé de mon initiation et de mon amour pour la musique d'Afrique de l'Ouest. Mélange d'instruments traditionnels, mais pas tout à fait, il y a des éléments acoustiques et produits, mais il sonne acoustique, avec des grooves qui se répètent à l'infini sans jamais lasser. Il m'arrive de prendre mon soprano et d'essayer de transcrire les solos de guitare. Ce vocabulaire n'est pas celui du saxo, mais il me transporte. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'adore jouer avec Hervé Samb et sa guitare plurielle! Ce n'est pas un hasard que je me sois retrouvé à faire vingt voyages en cinq ans, dont un quand paraîtront ces lignes, au Burkina Faso, afin d'y créer une école d'instruments à vent. Je fais ça avec Laurent Blondiau, cela s'appelle les Ventistes du Faso. Ce projet a une place très spéciale dans nos vies d'artistes et dans nos cœurs, à Laurent et à moi.



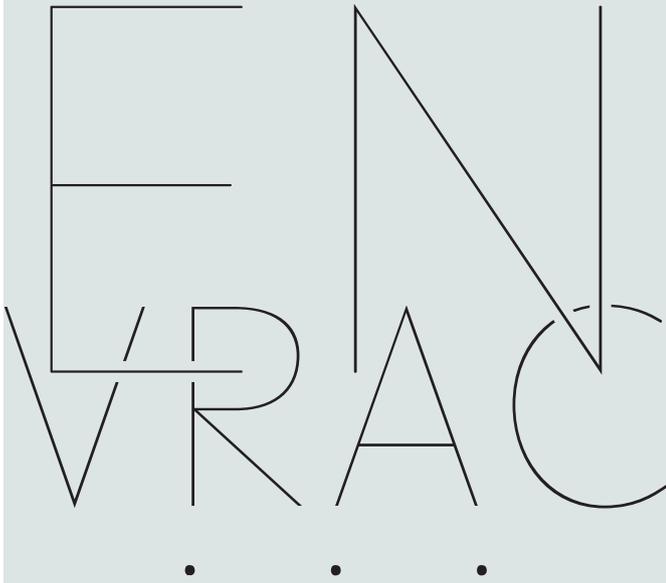
Joe Henderson
Our Thing
Blue Note (1963)

C'est un disque brillant, ils sont tous des maîtres de leur instrument, mais la virtuosité est mise au service de la musique. Il faut saluer Andrew Hill, qui donne un côté bien déjanté, une folie de liberté. Cela donne une musique très raffinée, oblique, plurielle. Joe Henderson, qui a alors 26 ans, est carrément maître de son art, et après, il ne s'est jamais renié. Ma porte d'entrée à son univers a été *The State Of The Tenor*, puis je suis remonté dans le temps jusqu'à *Our Thing*. Plus que Coltrane ou Rollins, Henderson est le saxo de l'ancienne école dont je me sens le plus proche, celui auquel je suis le plus fidèle. À l'époque, la musique de jazz était joyeuse, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Une question d'époque, sans doute...



The Shaggs
Philosophy of the World
RCA (1969)

C'est la vision d'un père dans la campagne du New Hampshire qui est persuadé que ses trois filles, Dot, Helen et Betty (Wiggin), vont devenir des stars du showbiz. Il prend toutes les économies et achète des instruments, fait répéter ses filles et enregistre un disque, pressé à mille exemplaires. Les sœurs Wiggins n'ont jamais eu de cours de musique, elles n'ont fait qu'écouter la radio des années soixante. Elles croient jouer de la pop mais font quelque chose d'étrange, plus proche d'Ornette Coleman qu'autre chose mais ce n'est pas du jazz non plus. Il n'y a pas de tempo, pas vraiment d'harmonie, mais plus ou moins de mélodie. Le disque aurait disparu dans le gouffre des millions de disques médiocres si un certain Frank Zappa ne l'avait tiré de l'oubli. Pour lui, c'était le troisième album de tous les temps, le cinquième meilleur album pour Kurt Cobain. C'est inaudible, génial mais à petite dose, presque aussi intéressant musicalement que sociologiquement. J'espère qu'après ça, tu me diras encore bonjour la prochaine fois qu'on se croise.



VALÈRE BURNON

Premier Prix du Concours International de Piano d'Épinal

Valère Burnon a 20 ans et est originaire de Marchen-Famenne. Il vient de finir son cycle de bachelier au Conservatoire royal de Liège. Il s'est présenté à plusieurs concours de piano de renommée en Belgique et a récemment remporté le second prix au concours Karl-Robert Kreiten à Cologne avant de gagner le Premier Prix du Concours International de Piano d'Épinal fin mars. On lui souhaite le meilleur pour la suite de sa carrière!

JUICY AU BERLIN VIDEO MUSIC AWARDS

Le clip du morceau *See me now* des Juicy est nommé au Berlin Video Music Awards dans la catégorie « Best editor ». Come on Juicy!

www.berlinmva.com

PRIX CAECILIA 2018

Emma Posman « Jeune musicienne de l'année »

Les Prix Caecilia ont récompensé la jeune soprano belge Emma Posman. *La jeune chanteuse a de l'allure et du punch, sa technique est assurée*, a-t-on pu lire lors du concours Reine Élisabeth 2018. 10 disques ont également été mis à l'honneur dont 2 qui ont pu mettre en lumière des talents belges : le Chœur de Chambre de Namur et le compositeur Philippe Boesmans.

LA MAISON QUI CHANTE

Appel à résidences de création

La Maison Qui Chante est située à Ixelles (Bruxelles) et est un lieu dédié à la chanson jeune public. Ses deux missions principales sont ainsi l'accueil en résidences de création et des ateliers de découverte sensorielle des « chants du monde » via la venue d'artistes de tous les horizons. Pour la saison 2019-2020, la maison accueillera des artistes en résidence et attend vos dossiers. Toutes les conditions d'accueil et les possibilités offertes par la Maison sont sur leur site.

Plus d'infos ? infos@lamaisonquichante.be – www.lamaisonquichante.be



ÉCRASE-MOI CETTE CLOPE !

Kom Op Tegen Kanker a lancé une action de sensibilisation aux indispositions procurées par les fumeurs lors d'événements musicaux. Mais KOTK c'est bien sûr (et surtout) une association qui lutte contre le cancer depuis exactement 30 ans. Il s'agit ici concrètement d'un bracelet imprimé et distribué dans certaines salles de concert, que l'on peut arborer au nez des fumeurs pour leur faire comprendre que la fumée est dérangeante et que l'on refuse de fumer passivement lorsque l'on vient écouter de la musique. Quelques salles ont déjà embrayé dont l'Ancienne Belgique, le Botanique, le Cirque Royal, La Madeleine, Live Nation, le Palais 12 ou encore le Sportpaleis Group et le Vooruit Gent.

www.komoptegenkanker.be

JAZZ LINES

Un nouveau studio à la Jazz Station

La Jazz Station à Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles) lance un crowdfunding pour financer la réalisation d'un nouvel espace multi-média. Dédié à la promotion des artistes, ce studio situé sous les toits de l'ancienne gare se verra lieu de partage, de découverte dans le respect des musiciens. Ils pourront y réaliser des capsules vidéo selon la formule aujourd'hui bien établie des live sessions filmées ou des podcasts divers et variés (interviews, rencontres entre musiciens...). Envie de soutenir le projet ? Plus d'infos sur www.kisskiss-bankbank.com.

LA NUIT AFRICAINE

Devient le Festival Les Afronautes

Tout est dans le titre... et c'est à Ottignies dans le Bois des Rêves que ça se passe ! Cette année, ce festival pionnier entièrement consacré aux cultures et réalités africaines en Fédération Wallonie-Bruxelles, aura lieu le samedi 22 juin. Au programme déjà annoncé : GanSan, Badi, Ozferti et bien d'autres.

www.lesafrounautes.be

ÉTATS GÉNÉREUX DE LA MUSIQUE

Le retour !

La Facir (Fédération des auteurs compositeurs interprètes réunis) propose une « soirée d'inspiration » pour les musiciens et musiciennes, programmeurs et programmatrices, labels et autres métiers de la musique avec au programme de cette soirée du 15 mai au Théâtre Marni (Bruxelles) : conférences interactives, interviews radiophoniques, chant collectif & autres interventions généreuses. De nombreux invités viendront partager leur vision et ouvrir des pistes d'action nouvelles avec en commun la volonté d'envisager la musique en relation avec un territoire, une population... et de sortir l'art de sa tour d'ivoire.

POINTCULTURE ARRÊTE LE PRÊT

L'asbl PointCulture (ex-Médiathèque) a arrêté les achats de médias physiques le 23 avril. Le service de prêt, qui a fait les beaux jours de l'association et qui était encore sa mission principale il y a quelques années, est appelé à disparaître d'ici fin 2020. Le streaming et la dématérialisation des médias disponibles en ligne auront eu raison de ce service encore incontournable il y a peu...

DIRECTIVE EUROPÉENNE SUR LE COPYRIGHT

L'Article 13 devenu 17

Le Parlement européen a approuvé le 26 mars la proposition de directive sur le droit d'auteur. Il reste maintenant à transposer ce texte dans les législations nationales. L'article 13, devenu article 17, est le plus controversé de la directive car il ouvre l'obligation du filtrage des contenus lors de leur mise en ligne. Il vise à empêcher les internautes de partager du contenu sous droit d'auteur. Une automatisation du filtrage s'avère indispensable mais très difficile à mettre en œuvre. Certaines exemptions sont de mise mais néanmoins marginales.

STREET LOTTO

En collaboration avec 11 salles de concert du pays, Lotto offre la possibilité à des street artists belges de se faire un nom auprès du grand public. Les gagnants du concours (l'appel à candidatures s'est clôturé le 18 avril) auront l'opportunité d'habiller un mur entier de l'une des salles de concert du pays: Lotto Arena, Sportpaleis, Forest National, AB, Palais 12, La Madeleine, Lotto Mons Expo, Reflektor, Rockerill, Muziekodroom et De Kreun ont répondu présents. Vous, public, pourrez voter pour le projet de votre choix et vous disposerez pour ce faire d'un vote unique pour chaque salle.

Votez: www.lotto-art.be

HARCÈLEMENT, BURN-OUT

Le milieu culturel pas épargné

Un récent article paru dans Le Soir faisait un état des lieux des vicissitudes liées au travail... qui n'épargne pas non plus le secteur culturel. Le Vooruit de Gand a opté pour un management «new method», après une crise majeure. La plus grosse demande générale a été d'abolir le mot «directeur», se souvient Franky Devos, coordinateur général des lieux. On parlera donc de coordinateurs mais aussi et surtout de structuration plus horizontale du travail: sur un projet on peut être coordinateur et sur un autre «participant». Pour chaque projet, il y a un coordinateur et une équipe transversale et temporaire, précise Franky. Mais le projet ne s'arrête pas là: multiples partenariats avec les opérateurs de la ville, co-créations, partage de la ligne artistique. Nouveau on vous dit!

À lire sur www.lesoir.be (9 avril 2019)

ARTIST@WORK

La plateforme

On connaissait la plateforme «student@work» qui facilite la gestion administrative du travail des étudiants et des employeurs d'étudiants. Voici que le législateur a annoncé officiellement qu'un système analogue devrait voir le jour pour le secteur artistique: la plateforme «artist@work». Cette plateforme devrait permettre de gérer en ligne l'obtention de la carte ou du visa d'artiste, de simplifier la gestion du régime des petites indemnités, etc. La disposition a été votée mais n'est pas encore effective... et la plateforme doit encore être développée. Un «peu» de patience donc!

RED BULL SE COUPE LES AILES

La collaboration entre Red Bull et Yadastar, l'agence de production qui travaillait depuis 20 ans avec la marque sur de nombreux événements et projets musicaux (dont la Red Bull Music Academy et la Red Bull Radio) prendra officiellement fin en octobre 2019. Red Bull ne compte pas pour autant cesser ses activités dans la musique mais profite de cette nouvelle étape pour repenser sa stratégie et son organisation globales. Une réorganisation qui s'accompagnera d'un développement de la firme vers le hip hop, avec notamment l'ouverture ce 30 avril dernier, d'une chaîne YouTube consacrée au rap français et aussi une attention plus précise portée sur les spécificités locales des pays dans lesquels la firme est implantée.



ÇA BALANCE

Programme d'accompagnement musical

Les inscriptions sont ouvertes pour 2020 et vous pouvez d'ores et déjà poser votre candidature jusqu'au 1^{er} septembre. Les catégories sont: classique / pop-rock / jazz-world / musiques urbaines (hip hop – electro). Pour rappel, Ça Balance est un programme d'accompagnement musical organisé par Liège Province Culture. Cette structure vise à soutenir les jeunes groupes de musiques actuelles en leur proposant un parcours d'accompagnement personnalisé «à la carte» tels que l'enregistrement en studio, l'encadrement par un musicien-conseil, des séances de coaching, des ateliers, des résidences, des master classes. Le programme d'accompagnement se déroulera de janvier à décembre 2020.

www.cabalance.be

MAIS QUI POLLUE LE PLUS ?

Adaptez vos pratiques d'écoute !

Une étude récente analyse les impacts écologiques de nos pratiques d'écoute musicale: vous êtes plutôt physique ou dématérialisé? Sans trop y réfléchir, la chute de la consommation de disques physiques (incluant cellophane, plastique, transport, stockage) au profit du streaming semble une bonne nouvelle d'un point de vue environnemental. La réalité est toutefois plus complexe, comme le soulignent Sharon George et Deirdre McKay, deux chercheuses de l'Université Keele (Royaume-Uni). Elles publient dans The Conversation un papier détaillant l'impact environnemental à la fois des copies physiques – disques et vinyles – et du streaming. Le choix du médium d'écoute le plus écologique dépendrait en fait de sa fréquence d'écoute. Si une personne consomme un album de très nombreuses fois, il est préférable d'acheter une copie physique du disque, tandis qu'il est mieux de passer par une plateforme de streaming s'il s'agit d'une écoute unique. Un seuil est d'ailleurs indiqué: au-delà de 27 écoutes d'une même sortie, l'écoute en ligne deviendrait l'option la plus économe. En cause, le passage par des serveurs actifs et refroidis constamment.

D'après une info publiée sur tstudi.fr et à lire dans son entièreté sur theconversation.com

BINTI, BALOJI ET LE MOTEL

Binti est un film qui s'adresse plutôt au jeune public. Écrit et réalisé par Frederike Migom, il est notamment interprété par Bebel Tshiani (Binti) et l'artiste-rappeur Baloji (dans le rôle du père de Binti). Le Motel, le beatmaker notamment de Roméo Elvis et qui prépare actuellement un disque solo, a composé la musique originale de ce film qui raconte l'histoire d'une jeune fille rêvant de devenir une vlogueuse célèbre. Le film est sorti le 3 avril.

OCTAVES DE LA MUSIQUE #2019

La mission de l'asbl Les Octaves de la Musique est de récompenser de façon symbolique les artistes musicaux de Wallonie et de Bruxelles les plus remarquables au cours de l'année 2018. Cette année, la cérémonie aura lieu le lundi 3 juin 2019, à 20h, à Bruxelles, salle de La Madeleine.

C'ÉTAIT AU TEMPS...

Raymond Errera, l'attaché de presse des plus grands de la chanson et de son âge d'or, est décédé à l'âge de 88 ans. Il avait travaillé notamment pour Claude François, Chantal Goya, Pierre Perret ou encore Jacques Brel.

LE FESTIVAL IMAGES SONORES souffle 20 bougies

Du 26 avril au 26 mai 2019, le Centre Henri Pousseur présente sa 20^e édition du festival Images Sonores, dédié à la musique mixte. Au cours de cette édition anniversaire, qui se déroulera pour la première fois au printemps, le Centre Henri Pousseur propose un programme axé sur cinq weekends consécutifs. Les sons acoustiques y entreront dans un dialogue passionnant avec leur extension électronique, envoyée dans l'espace par les haut-parleurs. Au centre se trouve l'expérience particulière de l'auditeur, immergé dans l'univers sonore unique de chaque création dans son espace propre.

www.images-sonores.be

REINE ÉLISABETH 2019 - VIOLON

178 candidats - 71 candidatures sélectionnées - 49 femmes - 22 hommes - 20 nationalités différentes - 1 belge, Sylvia Huang (originaire de Montigny-le-Tilleul). Sont prévus: 24 concertos de Mozart et 1 sonate imposée d'Eugène Ysaÿe en demi-finale.

www.cmireb.be

ON A ENTENDU LE FUTUR

À Marseille, le LMA, le «Laboratoire de Mécanique et d'Acoustique» travaille, entre autres, sur la création de nouveaux sons et de nouveaux instruments de musique. Des ordinateurs, des ateliers mécaniques, des imprimantes 3D: voilà l'univers du laboratoire. Les chercheurs y inventent de nouveaux sons, améliorent des instruments de musique déjà existants, voire en créent de toutes pièces de nouveaux, sur ordinateur avec comme but ultime le son ou l'instrument parfait.

Pour les curieux: www.lma.cnrs-mrs.fr



ORPHÉE APPRENTI #7

Enseigner et apprendre la musique - Mimétisme, modelage, imitation. Tel est le titre de cette 7^e (déjà) parution de la revue Orphée Apprenti. Il s'agit ici des actes du colloque du même nom qui s'est déroulé le 29 mars 2018 à ARTS² à Mons. Ils sont complétés par divers éclairages. Pour rappel, Orphée Apprenti est une revue, centrée principalement sur des questions de pédagogie musicale. Elle est disponible en version numérique sur le site du Conseil de la Musique. Rendez-vous début mai!

www.conseildelamusique.be



BEATLES DAY & ZEBRA CROSSINGS

Les organisateurs du Beatles Day (convention qui réunit chaque année à Mons tous les spécialistes, vendeurs et collectionneurs fans des gars de Liverpool) lancent un appel aux photographes dans le cadre du cinquantième anniversaire de l'album *Abbey Road*. Envoyez vos plus belles photos présentant des personnalités internationales, nationales ou locales connues et moins connues, représentatives d'une communauté, d'un quartier, d'une activité culturelle, artistique, politique, commerciale... traversant sur un passage piéton! Un jury désignera les meilleurs clichés par catégorie: amateur - professionnel - associations. Date butoir pour l'envoi / réception: mardi 20 août 2019 et c'est à envoyer à alain.cardon@doudou.be.

Plus d'infos: <http://beatlesday.eu>

L'ART DU TRACKLISTING

et le blues des arrangeurs

L'ordre des morceaux influencerait-il l'écoute et l'appréhension d'un album? Artistes et maisons de disques passent en effet des semaines à trouver le bon agencement pour séduire auditeurs et plateformes de streaming.

Le métier d'arrangeur est en train de disparaître... les musiciens préfèrent, par facilité et parce que la technologie le permet, mais aussi par économie bien sûr, travailler dans leur coin. Habiller les compositions est pourtant un métier auquel des générations de musiciens se consacrent depuis un siècle.

Deux articles passionnants à découvrir sur le site liberation.fr.

THE WORD MAGAZINE

Tourne la page

Après 10 années de bons et loyaux services, le magazine (et son site web) s'éteint mais le son reste ouvert avec The Word Radio qui poursuit sur sa lancée... Une fois de plus, le marché publicitaire (qui ne suit plus, les belles années sont loin) aura eu raison de cette édition. Un magazine papier tel que The Word est né et a vécu grâce aux publicités... et ce sont elles qui auront sa mort aussi sur la conscience. Paradoxal, non? Quelle époque...

DU F. DANS LE TEXTE

Mais qui a gagné?

Le Grand Prix 2019 du concours Du F. dans le texte organisé par le Conseil de la Musique a été attribué au groupe Glauque, qui s'inscrit dans une mouvance hip hop - musiques urbaines. Il repart entre autres avec 5.000 euros destinés à produire un EP - album promotionnel «carte de visite» pour le groupe, une résidence de 5 jours à la Maison des Musiques, des scènes un peu partout en Fédération Wallonie-Bruxelles, que ce soit en salle ou sur une scène de festival. Judith Kiddo empoche la deuxième place et de très nombreux prix également. Mention honorable pour Pierres et Bakari.

www.conseildelamusique.be

LE MAGASIN 4 FÊTE SA FERMETURE (PROVISOIRE)

Et ça déménage!

Le Magasin 4 célèbre ses 25 années d'existence... et sa fermeture avant réouverture (cause déménagement). 3 mois de fête qui démarrent en septembre: la fête (quasi) tous les soirs. On retrouvera le Magasin 4 dans un lieu provisoire, un bâtiment logistique du Port de Bruxelles situé rue de l'Entrepôt, avant un énième déménagement pour une affectation (normalement) définitive. Une véritable entreprise de déménagement ce Magasin 4!

www.magasins4.be



© Martin Gallone (Straussphire)

ENTRETIEN

Roméo Elvis

LA COURSE EN AVANT

À vingt-six ans, le rappeur de Linkebeek se raconte en toute franchise sur *Chocolat*, album solo testament qui lui permet de se mettre en paix avec son passé tout en s'imposant définitivement dans la cour des grands. Gros studio, casting ambitieux notamment avec un certain Damon Albarn en invité prestigieux, marketing affiné... Rarement un disque francophone aura bénéficié de tels moyens. Mais comme souvent, c'est le résultat qui compte et il dépasse toutes les attentes.

LUC LORFÈVRE

« J'avais l'impression de ne pas être crédible, de n'avoir aucune légitimité, de ne pas faire partie de la street. »

Vos premiers albums étaient signés Roméo Elvis X Le Motel. Quand avez-vous décidé de vous lancer en solo ?

Roméo Elvis : Fabien (*Fabien Clercq, alias Le Motel - ndlr*) et moi en avons discuté voici plus d'un an. Nous savions que nous voulions nous consacrer à nos projets personnels. En 2018, nous avons eu une très grosse demande de concerts en France. Fabien m'a dit qu'il ne pourrait pas tout faire avec moi parce qu'il souhaitait aussi prendre du temps pour travailler sur son album solo et ses musiques de films. De mon côté, j'avais envie de rencontrer d'autres personnes. La décision a été prise d'un commun accord. On a eu un beau parcours humain et musical ensemble. Et ce n'est pas fini. Il y aura un *Morale 3*. Nous avons toujours dit que c'était une trilogie. Elle sera achevée.

Rencontrer d'autres personnes, c'est aussi vouloir rencontrer d'autres styles musicaux ?

Oui, l'idée était claire dès le départ. Pour ce premier album solo, j'ai voulu multiplier les collaborations, travailler avec des musiciens, dans un studio professionnel et explorer d'autres styles musicaux qui font aussi partie de mes influences. J'ai toujours rêvé de ça, mais je n'en avais pas les moyens. Le frein était économique et aussi artistique. Je me disais qu'un rappeur ne pouvait pas faire de rock. Je me voyais mal prendre un guitariste dans mes premiers concerts il y a six ans. Je suis plus à l'aise aujourd'hui avec mon personnage, je peux me permettre plus de choses et chercher des sons qui ne viennent pas seulement d'un ordinateur. J'ai aussi reçu une grosse avance financière de mon label pour faire cet album. Avoir des idées et des envies, c'est bien. Mais il faut aussi des moyens.

Vous citez le groupe punk américain The Ramones dans le texte de *Malade*. Elles viennent aussi de là vos influences ?

C'est marrant ce que vous dites. En France, les programmeurs radio étaient énervés avec cette citation. Ils me disaient : *Roméo, tu es fou ? Pourquoi tu évoques les Ramones dans ton single ? Ton public ne connaît pas ce groupe et nous on ne diffuse pas leurs chansons*. C'est exactement ça le message de mon album solo : faire comme j'en ai envie et aller là où les gens ne m'attendent pas. Mais je n'ai pas sorti la référence à The Ramones comme ça. C'est un truc qui m'a marqué. C'est mon père qui me les a fait découvrir. J'ai écouté beaucoup de rock dans ma jeunesse, du jazz aussi, Duke Ellington, Charlie Parker, Louis Prima. *Chocolat* s'ouvre par une intro jazz. Le mastering de l'album a été confié à Howie Weinberg, une grosse pointure qui a bossé avec Nirvana... Tout est cohérent.

On s'attendait à des duos avec Lomepal ou Angèle et vous venez avec Damon Albarn et Matthieu Chédid...

On me disait effectivement : *Tu dois refaire un truc avec ta frangine ou avec Lomepal, ça va cartonner*. Mais en fait, plus j'avancerais dans mon album, plus je trouvais jouissif de faire exactement le contraire de ce qu'on espérait de moi. Je ne supporte pas qu'on prenne des décisions à ma place.

C'est vous qui avez appelé Damon Albarn ?

J'ai dû citer le nom de Damon Albarn des milliers de fois en interview. C'est l'un de mes héros mais jamais je n'aurais osé entreprendre les démarches. Mais j'ai la chance d'être signé chez Barclay, l'un des plus gros labels en France. Ils ont les connections. Ils ont appelé Damon Albarn, il a écouté mes trucs, ça lui a plu et il a proposé qu'on se rencontre. On s'est vus à Paris alors qu'il était en promo avec son groupe The Good The Bad & The Queen. J'avais la structure du morceau *Perdu*. Damon s'est mis au piano, il a chanté, ajouté, enlevé et arrangé. Après deux heures, sa partie était terminée. Damon a bu sa Duvell et il s'est barré. Le plus génial, c'est qu'on n'a pas parlé une seule fois de fric.

Damon Albarn vous a dit ce qu'il aimait en vous ?

Je crois qu'il aime bien les Belges en général et qu'il a aussi beaucoup d'affinités avec la culture française. Artistiquement, il colla-

bore souvent avec des « outsiders ». Dans mon travail, je sais qu'il a flashé sur mon clip *300*. Franchement, deux heures avec lui, c'est court. Mais c'est au-delà de toutes mes espérances.

Vous saviez dès le départ que vous alliez parler de votre expérience avec les drogues dures dans cet album ?

À partir du moment où j'ai décidé d'être honnête et de tout dire, la drogue s'imposait comme une thématique du disque. Sur *Lamoraie*, j'avais écrit une chanson sur la jalousie qui est un de mes plus gros défauts et, de ce côté-là, je me sens beaucoup mieux aujourd'hui. Cette fois, je voulais en terminer avec ce truc autour de la drogue. Dans un morceau (*la plage titulaire Chocolat - ndlr*), je dis qu'il ne faut pas commencer le chocolat (*l'un des nombreux synonymes de marijuana / shit - ndlr*). Et dans la chanson *194 (la taille de Roméo Elvis en centimètres - ndlr)*, j'évoque ma propre expérience avec une drogue dure. Je ne donne pas de leçon, je raconte. J'identifie clairement le moment où ça m'est arrivé. Je mentionne mon âge, ma situation scolaire et ce que j'ai ressenti le lendemain après avoir pris de l'héroïne. C'est glauque, mais c'est la réalité. Si ça peut permettre à des jeunes de se rendre compte de ce qu'ils vont devenir s'ils n'arrêtent pas, tant mieux. En ce qui me concerne, je ne peux plus assumer ces lendemains où je regrette d'avoir fait le con. J'ai arrêté tout ça, même l'alcool. Mais j'ai vingt-six ans. Quand tu es plus jeune, tu t'en fous du lendemain. Il est là le problème.

Après Bruxelles arrive, c'est votre attachement à la Belgique que vous évoquez dans *Kuneditdoen*. C'était important de chanter ce titre avec le rappeur flamand Zwangere Guy ?

Je voulais m'adresser aux flamands dans cet album. Aujourd'hui mon plus gros marché est la France. Mais si j'en suis là aujourd'hui, c'est parce que tout a commencé pour moi en Flandre. Bien avant la RTBF, Studio Brussel est la première radio publique belge à avoir diffusé mes morceaux en boucle. Bien avant d'être nommé aux D6bels Music Awards, je recevais des prix en Flandre aux Mia's ou aux Redbull Elektropedia Awards. J'ai été invité aux Lokerse Feesten, à Rock



© Martin Colline (Strauss/ahhho)

Werchter. J'ai fait plus de couvertures dans les médias flamands que dans la presse francophone. Je voulais le rappeler sur ce premier disque solo et ça passait obligatoirement par un morceau où je rappe en français avec un rappeur flamand qui chante dans sa langue. Avec Zwangere Guy, on veut faire passer un message positif. « *On peut tous le faire* ». « *We kunnen dit doen...* ».

Il y a des mots que vous refusez d'utiliser dans vos chansons ?

Oui, mais il s'agit d'un processus automatique. Dès le départ, je me suis dit que je n'allais jamais mettre les mots « société » et « consommation » dans un texte. C'est beaucoup trop commun dans le rap.

Dans la chanson *Bobo*, vous évoquez la gentrification du rap. Vous regrettez que ce genre musical ait perdu ses valeurs ?

Parler des codes du rap en 2019, c'est comme parler des codes du rock à la fin des années 80, ça ne veut plus dire grand-chose car le rap est partout. Est-ce que ça m'arrange que le rap soit devenu mainstream ? Oui, bien sûr. Mais ça arrange aussi le rap. Quand j'ai commencé au début des années 2010, le rap francophone était une sous-culture. Je ne pensais pas gagner ma vie en m'y embarquant, mais au moins, j'avais trouvé un mode d'expression tout à fait à l'opposé de ce que faisaient mes parents. Aujourd'hui, le rap est la musique la plus streamée, les concerts sont blindés. Je suis dans le truc du moment, je ne vais pas cracher dans la soupe. Et puis, en devenant mainstream, le rap s'élargit et évolue. C'est une bonne chose.

Dans le morceau *Intro*, vous regrettez qu'aujourd'hui on travaille plus la communication que le disque. Où vous situez-vous par rapport à ça ?

Le marketing a pris une place énorme dans la musique. Cet aspect mercantile est bien plus présent qu'il y a vingt ans. En tant qu'artiste, il faut en tenir compte. Avant, tu sortais un disque, tu partais en tournée et quand tu avais des interviews, tu répondais aux questions sans rien préparer. Aujourd'hui, tout ça se planifie longtemps en amont. On est davantage dans le calcul et dans la stratégie. La com' est une étape obligatoire. Je m'en sers beaucoup, ça m'a bien aidé et j'aime ça. Mais tout est question de dosage. Il y a des artistes qui sont très forts dans leur communication en amont et puis, leur disque sort, tu l'écoutes en entier et ça fait plouf...

La chanson *Normal* tourne autour du thème de la notoriété. Comment la gérez-vous ?

C'est la question pour laquelle j'ai le plus de mal à répondre. Faire une chanson là-dessus, ce n'est pas pour me plaindre. C'est plutôt un aveu de faiblesse. Au milieu de tous ces trucs de dingue qui m'arrivent, j'aimerais parfois redevenir « comme avant ». C'est une manière de dire que certaines choses me manquent, notamment au niveau du respect de ma vie privée. La notoriété, je la gère selon mes humeurs. Je devrais toujours penser que la personne qui me demande un selfie ou un autographe ne vit ça qu'une seule fois et que c'est un moment très important pour elle. Mais moi, je vis ça tous les jours et parfois quand je tombe sur quelqu'un d'insistant ou de lourd, c'est plus dur à gérer.

On vous sent presque gêné d'évoluer dans la Champions League du rap alors que vos potes sont restés en division 2. Pourquoi devez-vous vous justifier tout le temps ?

J'ai toujours été trop soucieux du regard des gens. Je viens d'un milieu aisé, je suis né de parents artistes, j'ai grandi à Linkebeek, je suis Blanc et je fais du rap. Bref, dès le départ, j'avais l'impression de ne pas être crédible, de n'avoir aucune légitimité, de ne pas faire partie de la « street » comme on dit. Le seul code rap que j'avais, c'était de fumer des joints. Maintenant que j'ai du succès et que les potes avec qui j'ai commencé à faire du rap en ont moins que moi, je me sens encore plus mal à l'aise. Toujours cette peur d'être jugé... Je devrais m'en foutre. Car dans le rap, dès que tu sors un disque ou que tu montes sur scène, tu es jugé. Il faut l'accepter. C'est comme ça.

Au final, quelle est selon vous la différence fondamentale entre le Roméo Elvis de *Chocolat* et celui de *Morale* ?

Il y avait déjà une part autobiographique sur mes projets réalisés avec *Le Motel* (*Morale*, *Morale 2*, *Morale 2luax - nldr*). Mais avec *Chocolat*, j'ai voulu me raconter sans me censurer. Par rapport aux épisodes de *Morale*, je suis moins dans la nonchalance et plus dans la confiance. Avant, les gens devaient sans doute dire de moi : *Roméo, c'est un rigolo. Il est peut-être malin mais il ne le montre pas trop. Il préfère faire des blagues*. Avec *Chocolat*, je me suis mis dans l'optique d'être plus sérieux dans le propos, d'aller en profondeur et d'assumer mes faiblesses. C'est mon premier disque solo mais aussi quelque part l'ultime. Celui où je parle de moi. Après, j'espère trouver d'autres sujets d'inspiration que mes « petites » histoires.

TROIS DATES IMPORTANTES

Le 9 mars 2018

Ce jour-là, je recommence ma tournée *Morale* en France au Chabada à Angers. C'est complet, 900 personnes au total. C'est mon premier sold-out en France dans une salle de cette capacité. Quand j'arrive l'après-midi, mon tourneur Furax me présente « mon » équipe. Désormais, j'ai droit à un ingénieur du son, un responsable des lights, un régisseur et des techniciens pour toute la tournée. On a aussi réglé une chorégraphie. Je sens que je passe un cap, que ça devient professionnel. Jusque-là, j'organisais tout moi-même.

Septembre 2018

Je rentre en studio au Red Bull Studio à Amsterdam. Je n'ai jamais enregistré dans un gros studio. Il y a autour de moi *Le Motel*, Vladimir Cauchemar, Todiefor, OEL Records, le claviériste hollandais Lennard Vink, des instrumentistes. C'est à Amsterdam que je me rends compte que je passe à quelque chose de « gros » avec ce projet solo. Grosse équipe, gros son, gros moyens, grosse production. Un truc lourd, riche, « à l'américaine » comme on dit.

Le 22 mars 2019

Je lance ma tournée *Chocolat* à Nîmes au Paloma. C'est la première fois que je joue avec un *full live band*. Je suis dans une autre monde, une autre dimension. Tous mes repères changent. Avant, je faisais un signe au Motel pour qu'il lance le fichier et tout était calé. Ici, je peux gérer mon temps. Rallonger un morceau, l'arrêter, donner de l'espace aux musiciens. Mon public ne se rend peut-être pas compte mais, pour moi, ça change tout d'être à cinq sur scène. En plus, on a plein de choses à se raconter après le concert. C'est cool.



Roméo Elvis

Chocolat

Barclay

www.facebook.com/elvisromeobl

RENCONTRE RAP

Blu Samu

SOUL NINJA

Elle a grandi à Anvers, mais c'est à Bruxelles qu'elle s'est installée. En colocation avec les gars du 77, à Laeken. Entre rap, soul et r'n'b, Blu Samu joue les étoiles montantes.

DIDIER STIERS

Salomé Dos Santos... Arrivée en Flandre à l'âge de six ans, famille d'origine portugaise, s'essaie à la musique avec une guitare, écoute les compiles de hits de sa maman, cherche de la musique sur Internet. À 13 ans, j'étais fort influencée par les années 2000. Mais elle trouve dans le rap un mélange de poésie et de rythme qui la séduit. Alors elle écrit. Premier texte sérieux à 19 ans, travaille avec son petit ami de l'époque, croise un jour les loustics du 77 via, via... And the rest is history, comme on dit. Une histoire qui s'est passablement emballée ces derniers temps, au point même que certains voient déjà en elle une Lauryn Hill du Plat Pays!

C'est en effet au printemps 2018 qu'est sorti son EP, Moka, avec ce très joli *Sade blu*. On l'a aussi vue se produire au Best Kept Secret Festival, à Couleur Café (Niveau4), Dour, aux Ardentes, Boomtown et Lokerse Feesten, se classer juste derrière Angèle dans la catégorie des « breakthrough artists » aux Red Bull Elektropedia Awards, ou encore, avec « Mershedeiz », s'offrir un joli featuring sur l'excellent premier album de Zwangere Guy. Il y a deux mois, début mars, elle se trouvait avec ses invités sur la scène d'une Ancienne Belgique affichant sold out pour l'occasion.

Si elle fréquente désormais des francophones, ce n'est pas pour autant qu'on l'entendra à coup sûr rapper en français. *J'ai déjà des textes où j'utilise juste quelques mots en français. Ça donne bien, c'est kiffant, mais je ne crois pas que je vais rapper en français. J'ai déjà essayé, mais on me l'a déconseillé!* Elle rit: *Donc, je reste avec mon anglais et mon portugais. Et en néerlandais, façon Stikstof, ou Zwangere Guy? Je ne kiffe pas du tout ma voix en néerlandais. J'ai déjà essayé, parce que*



© Matthieu Treiser

mon ex est néerlandophone, mais pfff... Je ne sais pas, quand je parle, mon néerlandais est très... « algemeen ». Je l'ai appris à l'école, puisque mes parents ne le parlaient pas, et je l'ai appris hyper net. Je ne trouve pas que ça sonne bien quand je chante ou quand je rappe.

Et puis, ça n'empêche pas de suivre ce qui se passe de l'autre côté de la frontière linguistique. De continuer à y donner des concerts. Et de prêter sa voix: c'est avec Miss Angel, une Anversoise aux influences grime et old school hip hop, qu'elle a enregistré le single Like That. *Il y a des gens que je suis et qui sont d'Anvers, des gens que j'admire. Coely (sa copine - ndlr), Dvtch (Norris - ndlr)... À l'époque, j'étais hyper chaude pour collaborer avec lui, mais il était un peu inaccessible parce qu'il était sur Beatville, son label, et ils avaient déjà une stratégie de développement. TheColorGrey aussi... Il y a des gens qui m'inspirent, mais voilà, on ne se ressemble pas forcément, on a un son vraiment très différent.*

L'an passé, on l'a croisée sur du Piano Club, Think For Yourself. Le groupe liégeois avait envie de travailler avec elle, lui faisant parvenir le thème du morceau. *J'avais bien aimé, ça m'avait un peu fait penser à Little*

*Dragon. J'ai essayé, comme un challenge, à ma façon, et voilà. C'était cool, Mais je ne referais pas ça une deuxième fois. Normal: finalement, elle kiffe plus la soul, le rap, la trap, même le rock et le blues que la synthpop. Et « old school », pour elle, ça veut dire Old Dirty Bastard, Quasimoto (un side project de Madlib -, ndlr) et « des trucs bizarres. » On lui demande ce qu'elle entend par-là, et elle répond: *Beastie Boys!**

Au fait, Blu Samu, ça vient d'où? À bête question, réponse toute simple! *J'aime beaucoup le bleu. Mais « Blue », c'était déjà pris. Alors je me suis dit qu'il fallait ajouter quelque chose. Et comme je suis un peu geek d'animés et de trucs japonais, on a parlé de samurai. Mon Instagram, c'est « 5amuraij », mais je voulais que ce soit un peu plus bizarre que « samurai ». « Samu », c'était parfait! Oui... Et si ça fait aussi penser à une fleur? Ah? Cool!*

www.facebook.com/BluSamu

RENCONTRE URBAN SOUL

Juicy

PULPE FRICTION

C'est fin mars que *Crumbs*, leur deuxième EP, a été présenté en live avec Commander Spoon, Darrell Cole et Lefto. Et d'ici peu, le clip illustrant *See me now* pourrait décrocher un Music Video Award à Berlin. Les metteurs de main aux fesses ont intérêt à bien se tenir: revoilà Juicy, le projet (sic) qu'animent Julie Rens et Sasha Vovk. En se marrant. Et même parfois beaucoup!

DIDIER STIERS



Pourquoi deux EP? Vous auriez pu n'en sortir qu'un, puis prendre un peu de temps et revenir avec un album?

Julie: C'était le plan. Or il se fait qu'on est toujours en autoproduction et un album comme on l'entend, donc avec vraiment beaucoup de choses, du visuel, des morceaux enregistrés avec des quatuors à cordes, tout ça n'était pas possible financièrement. Mais comme on écrit tout le temps et qu'on avait envie de proposer quelque chose de neuf, on s'est dit qu'on allait sortir un deuxième EP en attendant l'album.

Sasha: On aurait pu se dire tant pis, on fait un album fin 2019 ou 2020, mais on n'a pas envie d'attendre, on a envie de proposer, d'encore jouer cet été. On a toujours envie de montrer qu'on est là!

Et donc, voilà *Crumbs*. « Les miettes », en anglais...

S.: Des miettes, des petits morceaux... Les cinq titres correspondent à cinq personnages fictifs, qui parlent. Ce sont des personnes un peu blessées, détruites, qui...

J.: ... qui luttent contre des sortes de pulsions. Que ce soit sur un album ou un EP, on rêve de pouvoir raconter une histoire du début à la fin. Que l'ordre des morceaux et la manière dont ils ont été écrits soient importants, qu'il y ait des visuels, quasiment comme des petits courts-métrages liés entre

eux. C'est quelque chose qu'on a vraiment envie de travailler. À part qu'il nous manque des moyens importants...

S.: Ça demande énormément de moyens et de temps. Si tu veux faire partie du game, tu dois aller un peu vite, être là: c'est comme ça, ce business!

J.: Surtout aujourd'hui! On en a conscience, et d'un autre côté, on lutte contre ce truc-là parce que justement, on a envie de proposer quelque chose de très complet. C'est compliqué de trouver le juste milieu et de ne pas se perdre. Mais on est très contentes de cet EP, on le trouve beau, bien fait, et comme sur le premier, il y a une idée de thématique qui est explorée...

L'unité thématique entre les textes, les visuels, les clips, c'est le plus important?

J.: Oui, c'est très important que tout ça se réponde. Ou même que ça donne une autre grille de lecture. Par exemple, le dernier morceau de l'EP (*I wanna, yes, I wanna - ndlr*) parle d'une nymphomane malade mais on a envie de travailler des visuels complètement différents, pour donner une autre grille de lecture du texte.

On sait comment vous maniez l'humour, mais l'orientation serait-elle plus sérieuse, ici?

J.: C'est la même chose que sur le premier

EP: on choisit des sujets très sérieux, des sujets de vie, et on les aborde avec humour. Après, effectivement, il faut vraiment rire parce qu'il y a plein de petites blagues alors que le premier clip (*pour See me now - ndlr*) est effectivement moins porté sur la dérision qu'auparavant. Mais les autres visuels qui vont arriver ne sont pas forcément pareils à celui-là.

Vous vous êtes déjà demandé ce que les gens aiment chez vous?

J.: On pense qu'on les fait bien rigoler quand même. On a un peu l'air de deux gogoles qui courent partout (*elles éclatent de rire - ndlr*)!

S.: C'est peut-être ça qui plaît beaucoup aux gens, l'énergie.

J.: L'énergie et... Allez, c'est quoi le mot? La complicité! Voilà, la complicité qu'on a, et qui du coup nous donne un champ de possibilités insoupçonnées. On est toutes les deux musiciennes depuis longtemps, on a eu beaucoup de projets, on continue à chanter dans d'autres projets, mais le fait d'être à deux dans celui-ci nous offre des choses qu'on ne pourrait pas faire toutes seules..

À deux sur scène, avec des claviers: c'est quelque chose dont on risque de vite faire le tour?

J. : Non, parce que c'est vraiment un travail de...

S. : ... précision, énorme!

J. : Infini! Et surtout, dès que quelque chose est acquis, on a envie de rajouter des trucs. C'est chouette d'avoir ça comme base et puis, pour une date particulière, de faire un truc avec d'autres musiciens, de jazz, ou là, comme on le fait, avec un quatuor à cordes et des flûtes.

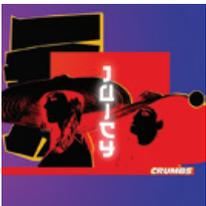
S. : On explique souvent qu'avec la musique qu'on fait et qu'on a créée pour ce projet, on a besoin de la jouer. On ne pourrait pas être là en devant de scène avec un ordinateur qui tourne, ça ne fait pas partie de ce qu'on a envie de faire et de défendre. On ne se prétend pas non plus rappeuses, pas du tout. On a besoin de montrer aux gens qu'on est des chanteuses mais aussi des musiciennes. On essaie de faire une espèce de gros mashup de tout ce qu'on a comme compétences.

L'an dernier, après Couleur Café, le journaliste du Morgen disait avoir aimé votre côté foufou en même temps que vos chouettes messages jamais balancés dans un style prêchi-prêcha. Courir comme des gogoles et dire des choses: vous dosez ça comment ?

J. : Ça dépend des contextes. On a un morceau qu'on dédicace à Theo Franken: c'est clair que quand on a joué à Leuven ou dans les fiefs de Bart De Wever, on le disait. Après, on savait très bien que ça allait foutre une ambiance particulière et que des gens sortiraient de la salle, mais c'est à ça que ça sert! Si pour nous c'est important d'avoir des messages forts, il faut que ça puisse déranger. On aimerait parfois dire plus, mais aborder les sujets de la bonne manière peut être compliqué. Sinon, on essaie de garder un truc assez spontané, je pense que c'est ce qu'il faut.

Vous avez été un peu sorcières, précédemment... Aujourd'hui, vous vous en prendriez urgemment à quoi? À qui ?

J. : S'en prendre, ce n'est pas le bon terme, mais... Plutôt aux gens, à leur esprit critique et leur manière de vivre, leur citoyenneté, leur implication dans le monde dans lequel on vit. Ce serait plutôt essayer de les réveiller. Les pousser à écouter, à lire, à comprendre un peu plus, avec un angle d'attaque un peu plus large. Parce que si ça marche, alors beaucoup de choses sont possibles.



Juicy
Crumbs
Autoproduction

www.facebook.com/juicycrmb

RENCONTRE CHANSON

Charlotte

SUR LA BRÈCHE

Un peu paumée dans un monde sens dessus dessous, Charlotte se protège en musique et réagit par les mots. Avec *Force et Amour*, son premier album, l'artiste se porte au chevet d'une société détraquée en dessinant quelques arcs-en-ciel de pop moderne. Entre électro, pulsions radiophoniques et refrains conquérants, la chanson française n'a plus sa langue en poche.

NICOLAS ALSTEEN

C'est connu: les chiens ne font pas des chats. Laurence Bibot et Marka peuvent en témoigner, tout comme Muriel Dacq et Alec Mansion. Leur fille, Charlotte, n'a pas connu *Tropique*, le tube chanté par maman en 1986. Pas plus qu'elle n'a vécu le triomphe de *C'est l'amour*, carton plein signé papa avec le groupe Léopold Nord et Vous. *Je suis née en 1990*, détaille-t-elle. *De mes yeux d'enfant, je voyais la musique comme un monde très superficiel. Ça ne m'attirait absolument pas. D'autant que j'étais une gamine assez introspective. Pendant longtemps, je me suis dit: leurs empêchée de chanter. Peut-être par peur de décevoir mes parents qui, dans leur style, sont assez pointilleux.* Loin du micro, c'est finalement sur les planches que la jeune fille trouve sa voie. *À l'été 2009, j'ai accompagné ma petite sœur à Paris. Elle devait s'inscrire dans une école de danse. Pendant ses leçons préparatoires, j'ai suivi un stage au cours Florent. J'ai vécu cette expérience comme une révélation. Si bien que j'ai continué mes études là-bas.* Théâtre et cinéma en ligne de mire, la Namuroise se met également en tête d'écrire des histoires avec ses propres mots. Une formation de scénariste plus tard, elle rentre en Belgique avec la ferme intention de se mettre à la réalisation. Fin 2014, pourtant, les certitudes s'effondrent. *J'étais de plus en plus attirée par la musique. Mais je n'osais pas me lancer.* Sa rencontre avec le multi-instrumentiste Nico D'Avell va changer la donne. *Je suis capable de composer des maquettes à l'aide d'un ordinateur, mais arranger des morceaux à l'aide de véritables instruments, c'est une autre histoire. J'ai donc suivi Nico D'Avell dans son studio et nous avons enregistré* Retomber. Un titre qui figure au-



© Mathilde Gilmont

jourd'hui au casting de *Force et Amour*, le premier album de Charlotte.

Musicalement, la chanteuse affectionne les mélodies atmosphériques de Sigur Rós, les envolées shoegaze de Daughter, les univers de London Grammar et Bon Iver. *J'ai cherché à transposer ces sources d'inspiration dans des compos en français. Chanter dans ma langue maternelle, ça me semblait plus accessible et percutant.* Si les mélodies épousent ici des sujets romantiques, elles ne cèdent jamais au baiser facile. *Je ne parviens pas à raconter des relations au beau fixe. Quand j'entends des chansons trop mielleuses, je n'y crois pas. Moi, ce qui me touche, ce sont les combats. J'aimerais que mes paroles arrivent aux oreilles des personnes qui traversent des moments comme ceux-là.* Alors que la filmographie de Charlotte est vierge de toute référence, son savoir-faire cinématographique se manifeste pour l'instant dans des clips faits maison. Réalisatrice de ses propres vidéos, la chanteuse témoigne en effet d'une polyvalence à toute épreuve. Du scénario au repérage, des costumes au cadrage, rien n'échappe à ses prescriptions. À l'exception des chorégraphies, imaginées en compagnie de sa sœur Betty. *Elle a dansé pour Matt Pokora, Taxi Wars ou Oscar And The Wolf. Elle a son propre style et, évidemment, je lui fais 100% confiance.* Le morceau *Force et Amour* donne son titre à l'album. *Cette chanson témoigne de mon envie d'aborder des sujets engagés, sans me complaire dans la légèreté. Je veux offrir du plaisir aux gens, tout en leur faisant passer des messages concrets.* Aperçue dans les rangs des marches pour le climat, Charlotte a également donné de la voix lors des rassemblements étudiants. *Je me sens proche des aspirations de ce mouvement citoyen, confie-t-elle. Mais les dysfonctionnements ne s'arrêtent pas au réchauffement climatique. Il est temps d'enrayer les mécaniques d'un capitalisme galopant. Nous sommes les seuls êtres vivants à nous entretenir pour de l'argent. C'est aberrant. Je pense que la musique peut être vecteur de changement.* Pour sûr.

www.charlottemusic.be

RENCONTRE **ELECTRO POP**

R.O x Konoba

LES CARNETS DES BOURLINGUEURS

Enregistrer dix chansons en dix mois en parcourant dix pays, tel est le challenge un peu fou que se sont lancé Konoba et R.O. Au-delà de son défi logistique, cette aventure est avant tout humaine et musicale. Tout en ayant profité de ce voyage sur quatre continents pour donner des concerts à l'arrache, enrichir leur liste de contacts et se nourrir de l'imprévu, Raphael Esterhazy (Konoba) et Olivier Rugi (R.O) reviennent avec *10*, un premier album commun de haut vol. Mélancolique et audacieuse, leur électro/pop ouvre les frontières tout en évitant de tomber dans le piège de la carte postale. Retour sur un trip hors du commun.

LUC LORFÈVRE

quand remonte votre première collaboration ?

A Louvain-la-Neuve. Olivier (*Oliver Rugi alias R.O - ndlr*) lançait un beat sur lequel je rebondissais avec une idée vocale. C'était dans la chambre de R.O à Louvain-la-Neuve. Olivier (*Oliver Rugi alias R.O - ndlr*) lançait un beat sur lequel je rebondissais avec une idée vocale. C'était assez ludique au début. Si ces premières maquettes n'ont pas abouti, elles nous ont toutefois donné l'envie de travailler ensemble. Quelques mois plus tard, nous nous sommes retrouvés pour deux semaines dans le chalet ardennais de ma grand-mère. C'est là qu'est née la chanson *On Our Knees*. Le morceau, qui était prévu pour mon album *Smoke And Mirrors*, est sorti en single avec un accueil qui a dépassé toutes nos espérances (*le clip dépasse aujourd'hui les 31 millions de vues sur YouTube - ndlr*). *On Our Knees* est une chanson emblé-



© Lon West

matique pour nous car c'est avec elle que nous avons trouvé pour la première fois notre alchimie. Nous savions dès lors que, tout en gardant nos projets personnels, nous allions faire quelque chose de gros à deux.

10 a été réalisé sur la route de manière complètement autonome. Comment vous êtes-vous répartis les tâches ?

K. : Nous connaissons notre background et nos atouts respectifs. Nous nous sommes concentrés là-dessus. Au niveau des idées, c'était un échange constant, un peu comme une partie de ping-pong créative.

R.O. : De manière générale, je m'occupais de la production et de la partie électronique. Raphaël posait sa voix, écrivait les textes et jouait de la guitare acoustique. La réussite du projet tient en grand partie au respect que nous avons l'un pour l'autre. Chacun avait un droit de veto. Si l'un de nous deux n'adhérait pas à une idée, on passait très vite à autre chose. Nous savions que nous n'avions pas le temps de tergiverser. Nous nous sommes focalisés sur notre objectif initial qui était de réaliser en dix mois, dix chansons dans dix pays différents et de revenir en Belgique avec un album.

Chaque morceau de 10 est né dans des circonstances particulières et dans un pays différent. Est-ce qu'il y a un fil conducteur qui relie les dix chansons ?

R.O. : Musicalement, les chansons mêlent instruments organiques et électro. Elles traitent toutes des relations humaines. Il y est question de femmes, de ruptures, de ren-

contres, avec tout ce que cela peut impliquer comme nostalgie et mélancolie.

K. : Olivier et moi, on se rejoint là-dessus. La nostalgie et la mélancolie sont deux sentiments que nous avons toujours voulu mettre dans notre musique. Nous aimons cette idée qu'une chanson possède ce pouvoir de nous ramener à un moment précis de notre vie, un peu comme on se remémore un souvenir lointain. Nos chansons ne sont pas forcément tristes, elles ne sont pas non plus toujours joyeuses. Elles évoluent quelque part entre les deux.

Avez-vous dû vous fixer des règles pour garder un minimum de cohérence dans l'album ?

R.O. : Il y avait les trajets en voiture. Il fallait trouver des plans pour se loger, gérer la paperasse administrative, s'occuper de nos réseaux sociaux. On a aussi donné beaucoup de concerts. Bref, on s'est très vite rendu compte que nous avions finalement peu de temps à consacrer à la confection des chansons. En moyenne, nous consacrons trois jours par mois pour écrire, composer, enregistrer et mixer un titre. Pendant que Konoba conduisait, il m'arrivait de prendre mon laptop pour peaufiner un mixage, histoire de respecter notre deadline... Au final, si le disque est cohérent, c'est parce que nous fonctionnons bien à deux et que nous savons exactement quel est notre rôle dans le projet.

K. : Le but n'était pas non plus de faire un disque qui sonne comme une carte postale avec des instruments ou des influences propres à chaque pays que nous visitions. Nous composons comme nous le ressentions. Et lorsque notre inspiration se laissait guider par le lieu où nous nous trouvions, on se laissait aller. Sur la chanson *I Could Be* créée au Japon, on peut entendre des influences asiatiques mais ça s'est fait de manière naturelle.

Hormis un appel au cofinancement via le crowdfunding, ce voyage artistique de dix mois s'est fait sans le moindre soutien financier et structurel extérieur. C'était un choix délibéré ?

R.O. : J'ai été signé pour mon projet solo sur la major Sony et je n'ai fait finalement qu'un morceau avec eux. Sans pointer l'un ou l'autre dysfonctionnement, je me suis rendu compte que ce n'était pas pour moi. Il y a sans doute plein d'avantages à avoir un label qui te soutient. Mais c'est aussi stimulant de devoir ne répondre qu'à toi-même artistiquement. Pour le projet *10*, il était important de garder notre liberté. Quand nous sommes partis, il y a eu bien sûr dans mon entourage plein de réactions pessimistes. Plusieurs fois, j'ai entendu : *Vous êtes fous, ça va être galère sur galère ou vous allez finir par vous taper sur*

la gueule. Nous sommes sans doute fous et nous avons effectivement connu des galères, mais on ne s'est jamais mis des pains sur la tronche. Et nous revenons avec un album.

K. : De mon côté, je n'ai pas eu de réactions négatives en amont. Mais maintenant que l'album est terminé, j'ai des potes qui me disent : *On n'osait pas vous le dire, mais jamais nous n'aurions crû que vous alliez y parvenir.*

Si vous ne deviez retenir qu'un plan galère...

K. : Lors de notre passage à Dresde, en Allemagne, notre booker local avait organisé un concert dans une grosse salle. Une trop grosse salle... qui se situait en dehors de la ville, en plein zoning industriel. C'était un mardi soir, le prix du ticket était assez élevé. Résultat des courses : on a joué devant cinq personnes. On s'est donné à fond, mais c'était assez étrange. Le mec qui faisait la billetterie nous regardait bizarrement.

Et un plan imprévu ?

K. : Nous avons joué en Arménie dans le cadre des festivités organisées à l'occasion du sommet de la Francophonie. À l'issue de notre live, un jeune étudiant nous a proposé de donner un concert le lendemain après-midi dans un squat. On s'est dit pourquoi pas ? Nous nous sommes retrouvés dans une cave minuscule, sans sono. Et on a fait le concert à l'arrache. Je mixais le son en même temps que nous jouions. Les gens étaient chaud boulette. Un truc complètement rock and roll...

Quel enseignement principal reprenez-vous de cette expérience de dix mois ?

K. : Je comprends désormais que c'est en traversant des périodes difficiles qu'on évolue le plus. Se lancer dans ce projet, c'était complètement mégalomanie. Budget, visas, bouffe, transport, matériel... Il a fallu gérer plusieurs paramètres logistiques sans oublier que notre projet était avant tout artistique. Au bout de l'aventure, nous revenons avec un album dont nous sommes fiers et le sentiment d'avoir grandi. Humainement et professionnellement. C'est clair que nous ne sommes plus les mêmes qu'au début de notre voyage.

R.O. : De retour en Belgique, je me dis que tout est désormais possible. C'est motivant pour le futur.



R.O x Konoha

10
Mouda Music

www.facebook.com/KonohaMusic

RENCONTRE ELECTRO

DJ Elephant Power

SAGA AFRICA

Parti avec un enregistreur et quelques machines dans la savane, DJ Elephant Power revient avec un album électronique influencé par les trances du peuple Maasaï.

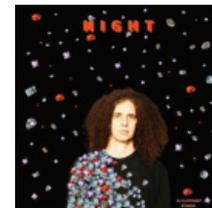
Les doigts en mouvement sur sa platine, les sens en alerte, l'artiste revisite les fondamentaux de la house à l'aune d'une expérience humaine hors du commun.

NICOLAS ALSTEEN

Certaines transitions ne s'expliquent pas. DJ Elephant Power en sait quelque chose. Avant de briller derrière ses machines, le chevelu fracassait des cymbales pour le compte de Cavity, un groupe hardcore apparu dans un garage du côté de Spa. *Je jouais de la batterie et mon frère, Laurent, était à la guitare*, retrace Nicolas Baudoux, l'homme qui se cache sous la trompe du DJ. C'est à Liège, durant ses études, qu'il découvre les bonnes vibrations d'Aphex Twin et les joies de la boîte-à-rythmes. *Cet outil a complètement bouleversé mon rapport à la musique*, dit-il. Durant cette période, Nicolas Baudoux embarque régulièrement son matos dans le train. Direction Bruxelles. Où son frangin collecte, depuis quelques mois déjà, tout un attirail électronique. *Nous étions dans un super processus d'émulation. Laurent avait des contacts sur la capitale et, assez rapidement, nous avons joué ensemble sous le pseudo Scratch Pet Land*. La fratrie est alors repérée par les têtes chercheuses du label Source qui, coup sur coup, viennent de signer Air et Étienne De Crécy. C'est dans ce contexte que les Belges débarquent à Paris. *Nous sommes arrivés là-bas via Nicolas Godin de Air. Il avait entendu parler de nous et, de fil en aiguille, il est devenu notre ambassadeur*. Pas du genre à céder au chant des sirènes, Laurent

et Nicolas s'enferment dans leur laboratoire, intensifiant encore leurs recherches. À l'écart de toutes velléités radiophoniques, le duo se rapproche des valeurs expérimentales défendues par Sonig, label allemand des mythiques Mouse On Mars. Mais, au début des années 2000, des divergences artistiques brisent l'union sacrée. Scratch Pet Land explose en plein vol, parachutant ses protagonistes dans une nouvelle dimension : Laurent Baudoux se métamorphose en Lawrence Ledoux, tandis que Nicolas devient DJ Elephant Power, un nom inspiré par les souvenirs diffus d'un pachyderme salvateur. *Quand j'avais six ans, j'ai eu un grave accident, détaille-t-il. Nous étions cinq enfants dans la voiture avec nos parents quand un camion nous a coupé la route. Je ne me souviens de rien, excepté l'hôpital et les informations au réveil : un crash, un camion, un mort. J'ai perdu un frère dans l'affaire. À l'époque, j'avais un doudou en forme d'éléphant. J'ai toujours pensé qu'il m'avait donné l'énergie de continuer. Au-delà de la tristesse, j'ai senti qu'une force me poussait vers l'avant. À l'heure du nouvel album, l'animal refait surface. Pour de vrai cette fois. Ces derniers mois, j'ai voyagé au Kenya et en Ouganda. Je devais accompagner une troupe de danse contemporaine pour un projet de recherche musicale. Nous sommes partis dans des villages maasaï reclus dans la savane. Là-bas, les gens recueillent des éléphants et autres spécimens victimes du braconnage.*

Avant de partir en Afrique, le DJ a glissé la maquette de son futur album dans sa valise. *Mais ce voyage a profondément modifié l'ADN des compos*, assure-t-il. Quelques instants arrachés à la savane s'immiscent ainsi sous les beats d'*Orange Nebula* ou *Velvet Vega*. *Au-delà des sons, je me suis surtout inspiré des danses et états de transe qui se manifestent lors des différentes cérémonies locales. Pour moi, l'impact spirituel de cette expédition a été bien plus fort que son influence musicale*. Véritable bande-son de ce trip initiatique, le morceau *Night* offre son titre à l'album. *En Afrique, quand le soleil disparaît, il n'y a ni lampadaire ni électricité. Ce sont les étoiles qui illuminent la vie nocturne. Cet éclairage naturel rythme les activités, les discussions, les relations entre les gens. À la nuit tombée, tout est différent. Night l'illustre parfaitement.*



DJ Elephant Power

Night
Elephant Power Records

www.djelephantpower.com

RENCONTRE CHANSON

Ivan Tirtiaux

L'OASIS TROPICAL

Entre grandes paraboles et petites histoires, Ivan Tirtiaux chante la nature, des combats ordinaires, quelques fuites et deux reprises insolites. En état de grâce, l'artiste bruxellois balade sa poésie sur les cordes d'une guitare acoustique.

En français dans le texte, son nouvel album entrevoit les légendes de la musique brésilienne à l'aune d'un titre providentiel : *L'Oasis* est bon, très bon.

NICOLAS ALSTEEN



© Fabienne Crestens

Par une matinée printanière, Ivan Tirtiaux s'attable à la Brasserie Verschueren, institution arrimée depuis toujours aux pavés du parvis saint-gillois. Café à la main, le chanteur fait le point : *Ces cinq dernières années, je suis devenu papa, j'ai joué de la guitare avec Yōkaï, Matthias Bressan ou Claude Semal. J'ai collaboré avec une compagnie de théâtre et, surtout, j'ai rénové un appartement. J'ai appris à carreler, réparer un plancher ou plafonner. C'est cool. Parce qu'avant, je fuyais le bricolage par peur de tout foirer. Un peu comme avec la musique... Fin 2013, Ivan Tirtiaux craignait, en effet, de figer ses morceaux dans des versions définitives. Mais depuis L'Envol, cette phobie a disparu, affirme-t-il. À l'époque de ce premier album, je traînais beaucoup d'anciennes compos. À force de les retravailler, je ne savais plus quelle forme leur donner. Désormais, je m'appuie sur la matière brute. Le nouveau disque repose ainsi sur les premières prises : des enregistrements auxquels je n'ai presque pas touché.*

Si *L'Envol* s'était dessiné au gré de multiples voyages, *L'Oasis* résulte d'un mode de vie bien plus sédentaire. *Je bouge moins qu'avant. Mais j'ai essayé d'insuffler une notion de mouvement dans les chansons. La plage, par exemple, raconte un exil. L'espace-temps est indéfini, mais on pourrait parfaitement situer l'action quelque part en Grèce ou en Italie. À ce titre, L'Oasis se profile comme un juste reflet de l'actualité.*

Sous ses mélodies apaisées, le disque fait étalage du désordre ordinaire : guerre en Syrie, naufrages en méditerranée, dérives autoritaires et autres dictateurs en herbe s'agitent, ici, dans la douceur des mélodies.

Sur la pochette de *L'Oasis*, un dessin de Fanny Michaëlis étale ses couleurs vives comme aux plus belles heures du tropicalisme. À plus d'un trait, l'illustration rappelle les œuvres luxuriantes couchées sur les classiques de Jorge Ben, Caetano Veloso ou Gal Costa. *Jadore ces artistes, confie Ivan Tirtiaux. Paradoxalement, l'influence de la musique brésilienne est moins marquée sur les nouveaux morceaux. L'empreinte laissée par des gens comme Chico Buarque ou Caetano Veloso s'entend surtout au niveau des arrangements. Pour L'Oasis, je voulais que l'esthétique soit clairement folk. Sur le précédent, je n'avais pas suffisamment fait la part des choses. Une partie était ancrée dans la culture brésilienne, l'autre plutôt focalisée sur le blues. Cette fois, le disque est plus homogène.*

LUSTUCRU ET MUSIQUE MÉDIÉVALE

Enregistré en trois jours dans l'enceinte du studio Sunny Side, *L'Oasis* laisse entrevoir six compositions originales et deux reprises : un air de cabaret imaginé par le compositeur allemand Kurt Weill (*Le grand Lustucru*) et *Pauvre Martin*, ritournelle signée en 1953 par George Brassens. Portée par une profonde mélancolie, le texte évoque la situation des petits agriculteurs, trimeurs éreintés par un travail à peine rentable. *J'aime la portée contemporaine de ce texte, indique le guitariste. Aujourd'hui, les*

*fermes disparaissent, les producteurs laitiers sont pris à la gorge... Au-delà du thème, Brassens raconte une vie entière en cinq couplets. Comment peut-on être si exhaustif en quelques mots ? Dans cette quête d'une chanson française à la fois minimaliste et florissante, Ivan Tirtiaux croise nécessairement la route de Bertrand Belin. Du reste, les harmonies de *L'Oasis* s'abreuve à la source du folk. Jamais loin de Nick Drake lorsqu'elles traversent des airs jazzy, proches de Terry Callier quand elles osent la soul, les chansons en disent long avec presque rien. Je suis assez inspiré par la musique médiévale, explique Ivan Tirtiaux. Il n'y a pas de refrain, c'est assez littéraire. Mais je me retrouve bien derrière La complainte du Roi Renaud et toutes ces fables d'antan. Pour l'heure, l'artiste vient d'être engagé par la metteuse en scène brésilienne Christiane Jatahy. Sa pièce s'intitule *The Lingering Now*. C'est une production du Théâtre National. Je ne connais pas encore mon rôle exact là-dedans, mais je sais que je vais partir en tournée pendant près d'un an. J'espère qu'il s'agira d'être soi-même. Parce que je ne sais jouer qu'un seul rôle : le mien. Tant mieux. Car c'est, de loin, celui qu'on préfère.*



Ivan Tirtiaux
L'Oasis
Le Furieux

www.ivantirtiaux.com



© Olivier Laval

RENCONTRE FOLK & JAZZ

Guillaume Vierset Harvest Group

ON THE ROAD (AGAIN)

Quatre ans après un premier album très réussi (*Songwriter*), Guillaume Vierset revient, avec Harvest Group, nous bercer de sa musique résolument folk et délicatement jazz. Le leader et guitariste nous raconte le chemin sinueux qu'il a pris pour arriver à *Nacimiento Road*.

JACQUES PROUVOST

En 2016 vous sortiez le premier album de Harvest Group. Quels avaient été les éléments déclencheurs de ce projet ?

Vers 2012, en fouillant l'énorme collection de vinyles du papa de ma copine, j'ai découvert Neil Young et Nick Drake. Je suis littéralement tombé amoureux de cette musique folk et nostalgique. Plus ou moins à la même période, j'avais gagné le concours jazz à Dinant, dont le prix était un enregistrement en studio. L'échéance se rapprochait et je devais absolument profiter de ce cadeau. J'ai opté pour le projet Harvest Group.

Le choix des musiciens était déjà clair et réfléchi ?

Oui. J'avais entendu le batteur Yves Peeters sur son album *Sound Tracks*. Je trouvais son jeu très fin et non démonstratif, idéal pour ce projet. Yannick Peeters à la contrebasse, c'était évident pour moi. Elle peut se libérer des

structures et ouvrir la musique. Je voulais aussi retrouver le cello, comme chez Nick Drake, et j'ai pensé à Marine Horbaczewski car il y a peu de violoncellistes qui peuvent improviser comme elle. Et puis il me fallait un sax pour créer des harmonies avec le violoncelle et obtenir cette pâte bien particulière. Mathieu Robert s'est imposé naturellement. J'ai tout écrit très vite, trop vite même, mais c'était un passage obligé pour arriver à ce nouvel album.

Vous avez tiré des leçons de cette expérience qui a connu un beau succès. Vous avez revu votre façon de travailler, d'écrire, d'arranger ?

D'une part, ce succès, un peu inattendu nous a permis de jouer beaucoup ensemble, ce qui est toujours enrichissant. D'autre part, je suis un *control freak*, je veux tout gérer. C'est ce que je faisais avec LG Collective et c'était pesant, il fallait que je change. J'ai appris à « laisser faire » avec Harvest et aussi grâce aux encou-

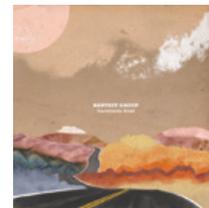
ragements d'amis musiciens. Avec ce nouvel album, j'ai vraiment assumé le côté folk et j'ai écrit beaucoup moins, pour laisser beaucoup plus de libertés aux autres. Il y a des morceaux qui tournent autour d'un simple accord et une brève mélodie, un peu comme dans un standard de jazz, ce qui permet aux autres d'improviser. C'est cela qui me plaît actuellement : être surpris par ce qui peut se passer.

Ce « lâcher prise », cette façon d'accepter votre musique, vous est venu aussi après un long voyage aux States.

On est parti un mois, ma copine et moi. On a beaucoup roulé, on a fait plus de 6.000 kilomètres. On écoutait plein de musiques, folk, jazz ou rock. Je me mettais à l'arrière de la voiture avec mon ukulélé et plein d'idées me venaient en tête. C'est pendant ce voyage que je me suis convaincu de changer ma manière d'écrire. De réfléchir un peu moins et d'être plus spontané.

Nacimiento Road, qui est le titre d'un morceau, mais surtout le titre de l'album, est donc une invitation au voyage. La setlist a été pensée comme les étapes d'un voyage ?

Oui, l'ordre était important pour raconter une histoire. En plus, l'album sortira en vinyle et il a aussi été pensé en face A et face B. Bien sûr, dans une histoire, il y a des morts et des blessés. On avait enregistré treize ou quatorze morceaux. J'ai dû en éliminer - on est arrivé à neuf - pour être plus cohérent et donner un vrai sens à l'album. *Nacimiento Road* résume bien l'esprit de l'aventure. C'est une route particulière, très rocailleuse, très peu empruntée, presque secrète et réservée à l'armée, dit-on. Nous l'avons prise un jour où l'on voulait se détacher de l'itinéraire prévu. Cette route mène au-dessus des nuages, on passe d'un froid humide à un soleil intense. Ça représente bien l'esprit de l'album. Il y a aussi *Big Sur*, le morceau d'Yves et *Arizona Trip* qui parlent d'eux-mêmes. *A Soul* est inspiré d'un morceau de Bon Iver, en moins électro. On a repris un traditionnel américain, *Long Journey* qui a inspiré également *Outro*. Je pense que cet album me ressemble vraiment. Ça improvise tout le temps, c'est mon côté jazz. C'est du jazz moderne dans une folk d'aujourd'hui, comme j'aime à le dire.



Guillaume Vierset
Harvest Group
Nacimiento Road
Igloo Records

www.guillaumevierset.com

RENCONTRE CLASSIQUE

Quatuor Alfama

SCHUBERT FOR EVER

Le quatuor Alfama fête ses quinze ans avec *Das Tod und das Mädchen*, le chef d'œuvre de Schubert, que complète une création de Jean-Luc Fafchamps avec la mezzo Albane Carrère. Un disque événement, dont Elsa de Lacerda, premier violon, retrace la genèse.

STÉPHANE RENARD



© Julien Pohl

La sincérité musicale des Alfama, qui a toujours pris le pas sur les visées marketing, séduit ses fans depuis les premiers jours. Avec *La Jeune fille et la mort*, le quatuor s'attaque à un morceau de roi. Une nouvelle étape, reconnaît d'emblée Elsa de Lacerda : *Nous avons longtemps défendu un répertoire certes exigeant, mais un peu plus modeste. Voilà donc le disque de notre maturité!*

Qu'est-ce qui vous a poussé à franchir le pas ?

Il a fallu une longue gestation, car nous sommes un quatuor très démocratique. Or ce projet exigeait une adhésion unanime. Peut-être est-ce parce que nous avons eu d'interminables et joyeuses négociations que, lors d'une tardive nuit bruxelloise, s'est soudain imposée l'envie irrésistible de nous attaquer à ce chef-d'œuvre.

Quel regard portez-vous sur un tel monument ?

Il s'agit d'une œuvre absolument parfaite. Peu de pièces pour quatuors peuvent rivaliser avec elle. L'histoire tragique de cette jeune fille autour de laquelle virevolte la mort pose la question de l'absurdité de notre présence sur terre. Les quatre mouvements, qui sont les quatre visages de la jeune fille tentant d'échapper à son destin, associent violence extrême et infinie poésie, avec des pages typiques de l'é-

gance viennoise de Schubert. Il n'y a pas un seul de ces mouvements, fait rare, que l'on a envie d'abrégé ! Et certainement pas le dernier, extrêmement long et épuisant, mais une vraie course à l'abîme.

Cela ressemble à une épreuve !

C'en est une, physique, musicale, intellectuelle. Une telle œuvre vous plonge dans une autre dimension. Nous sommes dans un état second, totalement dissociés de la réalité. Mais c'est vrai à chaque concert...

Vous y associez une création de Jean-Luc Fafchamps autour de *Lieder* de Schubert. Peu banal...

Nous voulions retravailler avec la mezzo-soprano Albane Carrère, dont la voix est d'une telle puissance émotive. Nous avons donc commandé à Jean-Luc Fafchamps une transcription pour quatuor de sept *Lieder* de Schubert. Jean-Luc, qui est aussi professeur d'analyse musicale au conservatoire de Mons, connaît magnifiquement cette musique. Le voyage qu'il propose démarre avec une interprétation proche du texte schubertien, qu'il transgresse peu à peu d'une manière très subtile pour amener les cordes sur un chemin plus contemporain. Un magnifique tour de force.

Votre quatuor aura bientôt 15 ans. C'est moins banal qu'il n'y paraît...

Oui, beaucoup d'ensembles se déchirent. Mais il y a chez nous un lien authentique. Cela n'exclut pas les tensions ni les divergences mais toujours dans le respect et

l'écoute. C'est aussi une aventure humaine, qui ne peut nier nos histoires privées, les aléas de la vie. Cela soude. Et puis, nous n'accordons au quatuor que les trois quarts de notre temps, ce qui permet à chacun de s'aérer humainement et artistiquement. Un précieux bol d'air, et ce n'est pas du luxe. 2018 a été une année folle, avec plus de 80 concerts, le disque...

...et bientôt votre troisième spectacle, *Fanny et Felix. Mendelssohn, évidemment ?*

Bien sûr. Le succès du *Rêve d'Ariane* - 220 représentations en huit ans en Belgique et à l'étranger -, ainsi que celui de *Pomme-Henriette*, plus récent, nous encourage dans cette voie. Ce projet, qui nous été commandé par les Festivals de Wallonie et est coproduit par le Singel d'Anvers, s'articule autour de l'incroyable fratrie Mendelssohn. Michel Debrocq a conçu le texte de cette histoire fascinante. Rendez-vous au Festival Musical'3, ce 29 juin, pour la première !



Quatuor Alfama et Albane Carrère
Still Schubert
Cypres records

www.quatuoralfama.com

RENCONTRE CLASSIQUE

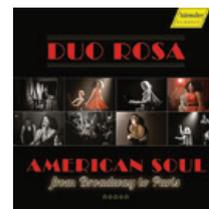
Duo Rosa

DUO GAGNANT

Né d'une rencontre musicale et humaine entre la soprano dominicaine Stephany Ortega et la pianiste belge Léna Kollmeier, le Duo Rosa tisse des liens entre la musique classique et le répertoire populaire. Après un premier CD aux accents latins, le deuxième s'envole pour Broadway. Décollage garanti.

STÉPHANE RENARD

que nous avons réalisé, avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, une vidéo promo plutôt décontractée! On confirme, elle est sur YouTube et casse quelques codes. Pas question de tricher pour autant: Nous interprétons de manière classique des chansons populaires. Et Stephany utilise le lyrisme de sa voix sans la modifier du tout. Notre formation reste classique... Ce qui l'est moins, en revanche, c'est la volonté affirmée du duo d'un peu décoincer le public de nos contrées en glissant quelques anecdotes dans chaque spectacle. C'est notre façon de nouer le contact avec la salle. La musique, c'est un partage! Et puis, nous sommes au début de notre parcours. C'est maintenant qu'il faut tout donner, non? Si. Et on aurait tort de refuser un tel cadeau.



Duo Rosa
American Soul
Hänssler Classic

www.facebook.com/DUOROSA2



© Javier Cabado

une a grandi dans un village près d'Arlon. L'autre est née en République dominicaine. La première est pianiste, la seconde soprano. Mais c'est à Bruxelles, au Conservatoire, que Léna Kollmeier et Stephany Ortega se sont rencontrées. Le hasard? Peut-être. Le talent, sûrement. *Je cherchais un chanteur ou une chanteuse à accompagner dans le cadre de mes cours, se souvient Léna. Mes profs m'ont guidée vers Stephany, qui avait en plus l'avantage d'habiter au Luxembourg. En somme, pas très loin de chez moi, ce qui était parfait pour travailler aussi les weekends! Une complicité géographique qui va virer à l'amitié sincère dans la classe de musique de chambre. Stephany a ce côté latino, ouvert, joyeux. Elle est toujours positive. Et puis, sur le plan musical, nous avons immédiatement partagé les mêmes envies. Dès le conservatoire, nous sommes produites en concert.*

Il est vrai qu'elles avaient déjà de la ressource. Léna, qui a commencé le piano à 5 ans et a été admise comme Jeune Talent à 15 ans au Conservatoire de Liège, a très tôt affiché une éloquence pianistique ouverte à tous les répertoires – y compris contemporain avec l'ensemble Trio O³. Quant à Stephany, soprano maintes fois primée, sa colorature solaire lui a très vite autorisé tous les genres, du Lied à l'opéra.

RYTHMES LATINOS

Alors, quand leur premier disque, *Return* (Et'cetera Records), voit le jour en 2016, ce n'est pas un ballon d'essai, mais un album

fondateur qui jette les bases du Duo Rosa, désireux de tisser un lien entre la musique classique et le répertoire populaire. *Return* voyage entre l'Europe et l'Amérique latine, mélange vivifiant de mélodies françaises et de «canciones». On y croise Granados, Grever, Debussy, Ravel...

Ce disque, s'enflamme Léna, nous a tout de suite permis une grande tournée internationale. Nous avons en effet bénéficié, grâce à Stephany, qui a aussi la nationalité luxembourgeoise, du soutien de l'œuvre Grande-Duchesse Charlotte. Cette fondation octroie des bourses stART-up à de jeunes artistes. Une aide financière appréciable, qui, soyons prosaïques, financera de nombreux billets d'avion, permettant au duo de se produire en récital dans 18 villes en Europe, dans les Caraïbes et aux États-Unis. Avec entre autres faits d'armes new-yorkais un Carnegie Hall au public sud-américain particulièrement enflammé...

MADE IN USA

Le deuxième album, qui paraît en ce mois de mai chez Hänssler Classic, surfe sur la même vague, en retraversant l'Atlantique. Mais *American Soul* s'envole cette fois de Broadway pour Paris, avec des extraits de *West Side Story* de Bernstein, d'*Un Américain à Paris* de Gershwin, des œuvres de cabaret de Kurt Weill... Le spectacle, car c'en est un également, s'appuiera cependant davantage sur un décor et quelques changements de costumes. *Nous avons renforcé le côté visuel, insiste Léna, car la musique ne doit pas être quelque chose de figé. C'est dans cet esprit*



© Peter Gerthals

TRAJECTOIRE

Michel Kirby

DARK STAR

L'artiste bruxellois, véritable monument de la scène hardcore belge, vient de fêter ses cinquante ans. Cinquante ans dont plus de trente à arpenter les planches et à jouer aux quatre coins du monde avec Arkangel, Deviate ou Length of Time, trois formations mythiques et reconnues internationalement. Michel Kirby écrit aujourd'hui un nouveau chapitre de sa carrière. Résolument plus sombre musicalement.

PIERRE VANGILBERGEN

J'ai toujours dit que je prendrai ma retraite à cet âge-là, raconte-t-il du haut du premier étage de son magasin de disques, l'Elektrocution Record Shop (rue des Pierres à Bruxelles – ndlr). Mais force est de constater que ce n'est pas encore prêt d'arriver.

C'est en 3^e secondaire que Michel Kirby fait ses premiers pas musicaux en proposant une première démo, avec un groupe appelé alors Chaotic Noise. *Un truc ultra-brutal. Mais on prenait ça très au sérieux: on avait fait un presage à 50 exemplaires et on les vendait aux concerts qu'on allait voir à l'époque.* Michel Kirby rejoint ensuite Mental Disturbance, une formation hybride entre le metal et le hardcore. Un groupe important dans la carrière du guitariste, non pas pour sa production – deux démos et un 45 tours – mais bien pour les personnes qu'il y rencontre et qui resteront dans son sillage fraternel. Parmi ces personnalités: Marc De Backer, qui finit pourtant par quitter Mental Disturbance pour s'installer à New York, afin d'y jouer de la gratte avec Mucky Pup et aussi avec Dog Eat Dog. Michel reste, quant à lui, dans la capitale belge et il intègre le groupe Catalepsy, histoire de demeurer actif. Les deux hommes resteront toutefois en contact.

TROIS CONCERTS EN UN JOUR

Puis en 1993, j'ai rejoint Deviate. C'est là que tout a vraiment débuté. Le groupe est alors plutôt bien entouré, ce qui lui permet de sauter la case «amateur». Leur première démo devient directement album et leur nom apparaît déjà çà et là sur les affiches de festivals. Parmi les références de cette époque, le nom de Channel Zero commence à s'affirmer et la scène straight-edge H8000 (un sous-genre culturel et musical international abolissant le tabac, l'alcool et prônant entre autres le véganisme; 8000 car issu de cette région de Flandre – ndlr) ne cesse de se renforcer. *Mais nous on était plus crossover. Et Deviate s'est toujours retrouvé dans des programmations assez variées. C'était une période de fusion des genres avec des groupes comme les Red Hot Chili Peppers, Jane's Addiction, Living Color, Fishbone ou encore les Rage Against The Machine. Il y avait bien Pantera à l'époque mais c'était une période où le metal était un peu perdu. Vu qu'on pratiquait une musique à la croisée de différents styles, il y avait une place pour nous.*

L'arrivée de Jamie Locke (Madball, Sick of it All) sur l'album *Thorn of the Living* va attirer une attention internationale. Des tournées sont organisées un peu partout en Europe ainsi qu'au Japon. *Si on l'avait voulu, on aurait pu jouer toutes les semaines. On a même fait jusqu'à trois concerts sur la même journée: deux festivals et un show en soirée où nous étions en tête*

d'affiche. Oui, mais voilà: Kirby ressent le besoin de s'aventurer dans un projet plus personnel et plus sombre. Il réunit alors autour de lui d'anciens comparses de Catalepsy et de Mental Disturbance et va débâcher le guitariste d'Out for Blood. Ils démarrent ainsi l'aventure Length of Time. *On a signé sur Good Life Recordings (label belge fondé en 1996 et spécialisé dans le punk hardcore – ndlr), qui avait dans son écurie pas mal d'autres groupes de la scène H8000. On a sorti notre première démo et ça a tout de suite été la folie.*

LA QUÊTE DE L'OCCULTE

C'est également Good Life Recordings qui lui demandera, en 2001, d'intégrer Arkangel, une formation metalcore. Les gars d'Arkangel avaient sorti deux ans plus tôt un premier album, *Dead Man Walking*, mais ils ne pouvaient pas le jouer sur scène en raison du départ du guitariste du groupe. *Je les ai donc rejoints. Je ne les connaissais pas personnellement mais ça a bien collé. Les premières années ont vraiment été dingues, on a bien picolé et fait la fête.* Le succès est à nouveau au rendez-vous: l'Europe, le Canada, les États-Unis, la Russie et aussi douze dates au Japon où ils jouent notamment devant 35.000 personnes à Yokohama. Des propositions pour d'importantes tournées finissent par arriver... mais le groupe refuse. *Ça aurait nécessité qu'on soit ultra-discipliné. Et puis au fil de toutes ces années, j'en ai vu des mecs atteindre un très haut niveau, mais qui se faisaient au final sincèrement chier... On ne voulait pas perdre notre âme.*

Deux années plus tard, Deviate donne un ultime concert à l'Ancienne Belgique. Il y a bien eu quelques tentatives de relancer la machine par la suite mais l'alchimie entre les membres ne prend plus. La page est désormais tournée pour Michel Kirby malgré de récurrentes rumeurs de reformation. Il cherche aujourd'hui à poursuivre sa quête musicale avec des sonorités plus obscures et plus occultes aussi, un véritable fil rouge dans sa carrière. En 2011, il convoque à nouveau quelques proches et initie Goatcloaks. Il délaisse la vitesse d'exécution, sceau de toutes ces formations metal, pour laisser s'installer des tempos plus lents et plus sombres. Le groupe compose 7 ou 8 morceaux, sans cesse peaufinés, travaillés et encore re-travaillés... tant et si bien qu'ils ne parviennent jamais jusqu'au mix final, faute d'argent. *Le batteur de dEUS était même venu enregistrer sur un titre! On a essayé de redémarrer le truc par après, mais ça n'a jamais pris. Il n'y a eu donc officiellement qu'un seul morceau, publié sur Internet.*

L'APPEL DE LA MORT

Il y a environ cinq ans, Marc du Marais (chanteur et membre fondateur du groupe La Muerte –

ndlr) débarque un beau jour et fait part à Kirby de son projet de relancer pour un unique concert à Gand, le mythique groupe bruxellois. *Marc m'a proposé d'intégrer la bande et de refaire le casting. J'ai donc été chercher Christian Z. que je connais depuis 20 ans, depuis Length of Time. Et puis j'ai contacté Tino De Martino, de Channel Zero, qui avait aussi joué avec nous au moment de Mental Disturbance.* Ce qui ne devait être qu'un «one shot» a finalement relancé la flamme. La Muerte prend le pari de sortir un nouvel album, pas question de se contenter de vivre sur les vieux morceaux. Une audace qui s'avère gagnante. *Les chroniques ont été très bonnes. Je suis heureux pour eux, car leur musique était à l'époque un ovni et c'est seulement aujourd'hui que le public est prêt à les recevoir.*

Mais ce qui occupe désormais majoritairement Kirby, c'est Wolvennest. Démarré un an avant de rejoindre l'aventure La Muerte, ce projet répond à l'envie de l'artiste de s'aventurer dans des contrées encore plus ambiantes, psychotiques et psychédéliques que celles déjà empruntées avec Goatcloaks. Comme à chaque fois, le musicien convoque des proches: Marc De Baker, plus de trente ans après Mental Disturbance. *Il suffit de voir ce qu'il fait avec Mongolito pour se rendre compte que c'est un des meilleurs guitaristes de Belgique.*

La musique de Wolvennest frôle les contours du black metal ainsi que d'autres styles encore plus expérimentaux. *Avec ce groupe, je retrouve vraiment des gens passionnés. J'ai fait beaucoup de choses dans la scène hardcore, elle m'a beaucoup apporté. Mais là je dois être honnête: le feu est un peu éteint de mon côté.* À l'heure du bilan des cinquante ans, l'artiste préfère regarder devant lui: *Je sens que j'ai acquis une forme de maturité. C'est certain, j'entame un nouveau cycle.*

ELEKTROCUTION RECORD SHOP

Michel Kirby a 17 ans lorsqu'il commence à travailler pour Discomania, un disquaire situé dans le centre de Bruxelles. *C'était un endroit culte dans le milieu, tu pouvais y obtenir ce que tu voulais en metal, hard rock et hardcore punk.* Il y passe plusieurs jours par semaine, le métier rentre. Puis un jour, le patron annonce qu'il retourne au pays, en Grèce. Kirby trouve alors un emplacement quelques rues plus loin et ouvre son magasin: Elektrocution Record Shop. *Un gros coup de chance. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas, je ne suis pas du genre à croire au hasard.* Bien que la tendance générale se porte sur la vente en ligne, le musicien préfère quant à lui rester old school. *Pas de site Internet, pas de Page Facebook, je vais aux foires du disque et j'y déniche des occasions. Je ne propose pas que du metal, je fais aussi un peu de chanson française et de la musique de film. Je suis plutôt dans la tradition: les gens viennent au shop et découvrent par eux-mêmes.*

ZOOM



Paradise City © Irlie Kocantins

L'été au vert

Juilletistes ou aoûtiers, les festivals impriment leur empreinte carbone sur l'été. Petit état des lieux du crime environnemental à Dour, Couleur Café et Paradise City, où l'on tente de programmer un nouveau genre: la green music.

ELISABETH DEBOURSE

Chaque année, c'est la même rengaine. Les journaux télévisés et parlés ont un nouveau marronnier: les plaines plus si vertes des festivals, après le passage de hordes de campeurs. On y affiche les tentes éventrées, champs échevelés et autres boîtes de raviolis oubliées, autrefois souvenirs heureux post-festoche des festivaliers de l'ère pré-Greta Thunberg. Mais en dix ans, les lancers de poubelles ont acquis le statut de menace environnementale. Et à raison: l'été dernier, Rock Werchter s'est achevé sur un vilain palmarès de plus de 40 tonnes de déchets produits. Un an plus tôt, le public de Tomorrowland laissait derrière lui rien de moins que 25 tonnes de matériel de campement.

Devant la baraque à frites, sur scène et même en backstage, le crime écologique guette. *Le meilleur moyen de ne pas polluer, c'est de ne pas organiser de festival*, ose Irene Rossi, programmatrice et responsable communication de Couleur Café. Car les déboires environnemen-

taux débutent dès l'arrivée des premiers camions de montage. Pour Gilles De Decker, le cofondateur du festival en périphérie bruxelloise et flamande Paradise City, *ce sont surtout les fournisseurs et prestataires qui polluent*. Et il sait a priori de quoi il parle, puisque l'événement electro est l'un des meilleurs élèves du pays, en termes d'empreinte carbone. D'année en année, un audit détaillé y est conduit par son partenaire CO2logic pour calculer les émissions du festival. Chaque édition se veut ensuite plus verte que la précédente.

PROPRES DÈS LE DÉPART

Curieusement, le pôle pollution de Paradise City est le fruit d'un paradoxe: pour pallier à la fragilité du domaine du château de Ribaucourt, les organisateurs doivent le couvrir de plaques d'acier. Une trentaine de camions viennent alors d'Anvers pour installer la chape de métal de ce petit paradis vert. *Cette partie de l'organisation représente davantage de pollution que la venue de l'ensemble des festivaliers. Et ça, on ne s'y attendait clairement pas*. Coup dur et iné-

vitale pour le Paradise City, pour qui écologie et bons DJ's forment les deux brins de son ADN.

Le Paradise City semble aussi en mauvaise posture. *On n'est pas situé tout près d'une gare*, déplore Gilles De Decker. *La sensibilisation à l'utilisation de transports propres est donc l'un des points importants. Les parkings vélos sont gratuits. On encourage aussi les gens à utiliser les sociétés de taxis partagés ou à prendre les navettes de bus électriques mises en place. On met également à disposition des bus au départ des grandes villes de Belgique. L'idée, c'est de proposer des solutions à émissions basses pour diminuer au maximum les conséquences de la venue des festivaliers. Et si ces derniers insistent pour prendre le volant, le prix du parking monte dès lors qu'on voyage à moins de trois personnes.*

PARK RANGERS POUR FESTIVALIERS SAUVAGES

À Couleur Café, après près de 30 ans de plan mobilité, l'idée des transports en commun a fait son chemin. La moitié du public les utilise désormais pour venir au festival. *Depuis qu'on a déménagé, on prend encore plus de mesures, car on est dans un parc classé*, explique Irene Rossi. Les arbres centenaires et leurs racines doivent être protégés. Cette année, un « park ranger » arpentera le site. *Un mégot de cigarette met plus de vingt ans à disparaître dans la nature*, pointe Irene Rossi. De nombreux dispositifs de cendriers et pas moins de 170 îlots de tri ponctuent donc également le site.

C'est que Paradise City et Couleur Café plus récemment, ont tous deux choisis des parcs pour installer leur proposition musicale. Dans un tel cadre, niveau scénographie, « less is more », estime Gilles De Decker. *On n'a pas de gigantesques éléments de décoration. On réutilise pour chaque édition le bois des installations de la première année du festival. La simplicité et l'écologie n'empêchent pas d'avoir un cadre stylé. Pour être honnête, je pense aussi que nos efforts rendent le festival visuellement intéressant. Sans gobelets partout par terre, tout est plus net, épuré.*

À Dour, un poste tout entier est dédié aux constructions durables, explique Sylvie Denoncin, présidente de l'ASBL 3D, le partenaire environnement du festival. A priori, ce n'est pourtant pas ce dernier qu'on cite d'instinct en exemple, quand il s'agit d'écologie. Le festival fait en effet partie de ces images de désolation écologique que l'on aperçoit chaque fin de mois de juillet. Sylvie Denoncin nuance : *Un festival, c'est comme une ville. Et encore, quand Dour compte 17.000 habitants, le festival en accueille quant à lui 40.000 par jour. Dire que ça n'a aucun impact, ce n'est pas vrai. Et elle le reconnaît : le plus gros challenge de l'événement reste la propreté de ses campings. C'est le contexte qui fait ça : les gens viennent pour faire la fête. Ils se disent que quelqu'un nettoiera de toute façon derrière eux. Un autre paradoxe, dès lors que l'on sait que le festival a été historiquement bâti autour d'une mobilisation pour la sauvegarde des terrils du coin.*

GREEN CAMPING (S)

Peut-être trop vieux ou concernés pour revivre la jungle des dortoirs A, B et C, certains optent depuis deux ans pour le « green camping », un terrain payant régi par une charte écolo. *Le green camping, ce n'est jamais qu'une vieille idée du festival qui date d'il y a quinze ans. Sauf qu'à l'époque, ça avait été une catastrophe : les festivaliers « classiques » jetaient leurs déchets au-dessus de la clôture du green camping, considérant que*

ces campeurs étaient de toute façon des bobos crasseux. C'était la mentalité de l'époque, raconte la présidente de 3D. Le festival a ainsi fonctionné par essai-erreur, en matière d'environnement. *Par le passé, on distribuait des sacs poubelle, jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'ils étaient éventrés pour fabriquer des capes aux festivaliers. Mais aujourd'hui, les choses sont différentes. Et pour preuve : le green camping de l'édition 2019 affiche déjà complet, tandis que le terrain des dernières festivités a été nettoyé en moitié moins de temps que les années précédentes.*

Paradise City a ici encore un coup d'avance. *Aucune tente n'est laissée sur place après le festival*, assure son organisateur. *On a mis en place un système de collaboration avec Tomorrowland. Toutes leurs tentes abandonnées sont remises en état et louées à nos festivaliers. C'est une sorte d'économie circulaire. Ceux qui viennent avec leur propre tente doivent quant à eux payer une caution. Il ajoute : Il faut aussi dire que notre camping accueille que 1.500 personnes. Dans un festival qui compte 30.000 festivaliers chaque nuit, c'est un exercice beaucoup plus compliqué, évidemment.*

ON DEVIENT CE QU'ON MANGE

Mais à Dour, plus encore que les tentes abandonnées – également récupérées par des associations –, c'est la nourriture gâchée qui pose problème. *Une boîte de raviolis à peine entamée et qui est restée cinq jours au soleil, on ne peut malheureusement plus rien en faire. Côté catering, on tente pourtant quelques propositions durables. Dour est en effet signataire avec dix autres partenaires du projet DEMO. Celui-ci comprend une charte imposée aux caterers. Pour les hamburgers, le pain vient d'une commune voisine, les légumes d'un maraîcher de Blaugies... Mais ce sont des choses qu'on ne met pas forcément en avant, en se disant que le Français qui vient à Dour, ça l'intéresse finalement assez peu. C'est peut-être une erreur. Qu'on se rassure cependant : la pitta roulée géante fait toujours sa loi, aux différents « food corners » du festival. À Paradise City en revanche, au risque de décevoir les festivaliers, on a opté pour un régime végétarien sur tout le site. Il ne s'agit pas de culpabiliser les carnivores, mais de leur expliquer par l'action que si on mangeait tous moins de viande, on baisserait significativement nos émissions de CO₂, assume Gilles De Decker. Je me souviens qu'en 2016, quand on a décidé de devenir un festival végétarien, pas mal de personnes ont râlé. Aujourd'hui, on a bien plus de retours positifs. L'ambition du festival cette année : cuisiner davantage d'ingrédients jugés « imparfaits » par les standards de beauté alimentaires.*

Force est de constater que la pression écolo est surtout mise sur les festivaliers. Mais les plus gros pollueurs des festivals ne seraient-ils pas pourtant... les artistes eux-mêmes ? *Si on compare les émissions par tête, entre un headliner et un festivalier lambda, le premier pollue certainement plus, oui. Mais quand on calcule les émissions de la globalité du festival, on tourne autour des 3 % pour les artistes. Mais c'est vrai qu'ils attirent davantage l'attention : ce sont ceux qui viennent en avion et qu'on voit avec des bouteilles en plastique sur scène. Alors, les organisateurs, du booking à l'accueil, essaient aussi de les sensibiliser. En 2019, les caterings seront également végétariens, tandis que des fontaines à eau sont placées sur scène pour éviter les bouteilles en plastique. On tente de les convaincre de venir en train plutôt qu'en avion. Les agents ne sont pas toujours d'accord, mais on a parfois quelques petites victoires. La programmation est quant à elle en grande partie « locale », puisqu'au moins la moitié du line up de Paradise City est belge.*

Tous en sont conscients : l'effort doit être généralisé sur tout le festival, et même au-delà. *Le but, ce n'est pas d'inciter les festivaliers à trier cinq jours, et puis de faire comme si de rien n'était en rentrant chez eux*, pose Sylvie Denoncin. *Oui, il faut que le site soit nettoyé quand on le quitte, mais on compte aussi sur les générations futures pour nous laisser une terre plus propre.*

ZOOM

Le bel âge

Les artistes sont-ils ou elles frappées d'une date de péremption au-delà de laquelle il est, implicitement – ou pas, moins recommandé de prendre la scène ? Passés les premiers feux du succès, comment renaître ? Dans le rap, le rock, la musique classique ? Si les contre-exemples existent, combien restent réellement « dans le game » ? Flux de questions d'un champ encore peu exploré, dans lequel Larsen plonge en compagnie de quelques artistes. Sans épuiser la réflexion.

VÉRONIQUE LAURENT



Francis Brest © Vincent Hurry

Durer est plus dur que d'y arriver, estime Marc Ysaye, jeune retraité de la direction de Classic 21 et membre du groupe de rock Machiavel, phénix de nos contrées aux multiples retours sur scène. Affichant 47 balais, printemps ou hivers, Sharko (David Bartholomé) constate, lui, que la fougue, l'enthousiasme, la foi inébranlable ou la naïveté ont fait place avec les années à l'expérience : moins de perte d'énergie, de prise de tête, de déni de réalité. Malgré tout, *entre pas très vieux mais plus très jeune*, l'effervescence retombe quelque peu, la candeur s'émousse et bien sûr *on a moins d'audience quand on a l'âge qui se lit sur le visage*. Les difficultés qu'il rencontre aujourd'hui, Marka, 58 ans, les

a déjà connues. *Ce n'est jamais qu'un cycle qui se répète, à chaque album, à chaque spectacle. L'âge fait que tu crois avoir l'habitude de ces hauts et de ces bas. Mais non. Tout est difficile à gérer, même les hauts. C'est un métier difficile.* Le chanteur qui aurait voulu devenir footballeur ose la comparaison : *J'estime que j'ai été un bon joueur de division 1, qui a eu l'occasion de jouer l'Europa Ligue. Mais n'a pas été en Champions League. Ni à la Coupe du Monde. Y-a-t-il encore de la place pour un type comme moi en première division ?*, poursuit, lucide, celui qui a connu le succès tout jeune avec le tube et le groupe Allez Allez, puis avec l'album *Merci d'avance* à 35 ans. *Non, je ne crois pas : je joue aujourd'hui chez les vétérans.* Ce qui n'enlève rien à son envie de continuer à travailler.

GARDER LE DOIGT SUR LE POULS DE LA JEUNESSE

Qui sont ceux qui durent ? Qui sont les intemporels, les icônes, les marques désormais déposées, les inoxydables personnalités cultes, mythiques, aux hits définitivement accrochés à leur répertoire, les pierres qui roulent et qui ont amassé pas mal de mousse, les Johnny jusqu'au dernier souffle... Pour exemple, Adamo a récemment été téléporté dans la dimension du buzz à l'occasion d'un improbable poisson d'avril de l'émission Hep Taxi. Il y annonçait arrêter sa carrière et se lancer dans la production de rap avec *Les filles du bord de mer* customisées au flow du rappeur bruxellois Eddy Ape. La blague a été plus loin que prévue, la réalité dépassant une fois encore la fiction : rafle de clics, bingo médiatique, passage à *The Voice* et le titre a été produit « pour de vrai ».

Au delà de l'expérience de ce « reboot » d'un hit de 1965, - qui peut faire écho au sensationnel retour de l'organiste André Brasseur en 2016 -, une question surgit : les artistes sont-ils donc condamnés à rejouer leurs succès antérieurs ? *Quand on balance nos trois-quatre tubes, les gens deviennent dingues*, témoigne Marc Ysaye qui prolonge : *Ils viennent voir les artistes pour ce qu'ils ont été, pas pour ce qu'ils sont devenus*. Un public à la recherche de sa propre jeunesse ? Une fois installés, certains morceaux traversent modes et temps sans prendre une ride - ou presque -, soulignant dans cette adhésion sans faille temporelle la fidélité de leur public... et la difficulté de le renouveler.

LA QUESTION DU « STYLE »

Cette difficulté est-elle valable dans certains styles de musique plus que dans d'autres ? Sans doute. Le jazz affiche un côté intergénérationnel, et plus qu'ailleurs, la musique classique valorise l'expérience. Corollaire : d'autres styles - pop, rock, rap - avec leur degré de popularité, ont-ils dérivé, eux, vers le jeunisme ? À toute généralité ses contre-exemples. Le rap présente en flow continu des nouvelles têtes, mais doit encore beaucoup aux IAM / Akhenaton (49 ans), Eminem (45 ans), Snoop Dogg (46 ans) ou autres Public Enemy, De La Soul et Grandmaster Flash... la liste est encore longue (et on n'aborde pas ici le reggae et ses stars canoniques). Mais une donnée reste immuable : les secteurs musicaux les plus soumis au marché ciblent d'abord et évidemment la jeunesse. *Le divertissement s'adresse à la faculté de rêver des jeunes*, établit Sharko : leur adhésion est le sésame du succès.

La politique des médias a-t-elle, elle aussi, succombé aux critères d'âge, clivant certaines chaînes bien connues en fonction des publics : les (pré) pubères ou les nostalgiques ? *C'est une caricature*, estime l'ancien animateur de *Classic 21*, une radio dont le succès d'antenne est basé sur une audience aux tranches d'âges bien diversifiées. *Il n'existe pas d'adéquation entre « être jeune » et « écouter des musiques de jeunes »*. Les ados fondus de rap et de metal ne s'empêcheraient pas un certain éclectisme, favorisé par la facilité d'accès à un large répertoire offert par les nouvelles technologies.

Mais comment toucher un public quand on ne passe plus à la radio ? David Bartholomé, qui souligne au passage la petitesse du marché belge, a fait un truc qui m'a fort surpris, je me suis lancé dans une vaste tournée de concerts à domicile. J'avais cette sorte de code, cette idée qu'un artiste devait jouer la carte du mystère, de la distance avec le public. Installé devant l'écran de télé (éteint) des gens, Sharko a joué directement chez eux donc. *C'est ce qui m'est arrivé de mieux*, dit-il, *la fibre la plus humaine que j'ai pu expérimenter*.

Il faut toujours se réinventer, appuie Marka, qui a chanté en espagnol, fait un détour par le jazz, participé à des films, écrit des bouquins, monté un spectacle... *Je me suis diversifié. Comme Jean-Luc Fonck. Ce sont ceux-là qui continuent*. Marc Ysaye souligne quant à lui un travail de fond mené avec Machiavel. *Ne pas se disputer, rester dans le respect, entretenir l'amitié... Ça s'apparente à une thérapie de groupe pendant plus de 40 ans !* Marka confie avoir cru réaliser l'album de la maturité à la quarantaine. Quatre autres ont été produits depuis. Le secret de cette envie ? *Des gars de ma génération, il n'en reste plus beaucoup. Plein avaient plus de talent que moi, comme musicien ou comme chanteur ou comme compositeur... Ce n'est pas qu'une question de talent. J'ai celui de croire en moi. Ça, comme la voix, ça ne s'apprend pas, estime l'endurant. Il faut analyser son âge, analyser le business... et faire les choses pour soi. J'adore encore aujourd'hui composer des chansons, travailler avec des paroliers et me retrouver le temps du studio à rêver à ce que je vais réussir. Alors qu'au fond de moi, je sais que ce temps est passé.*

SENTIR LE SOUFFLE DES JEUNES DANS SON COU

Si la maturité n'est plus le temps du succès, quel est le meilleur âge pour commencer ? *Le plus tôt possible* pour Marc Ysaye. *Le succès musical se fait quand tu es jeune*, prolonge Marka. La fulgurante réussite de ses enfants, Angèle (22) et Roméo Elvis (25), ne vient pas le contredire. Une situation qu'il reconnaît d'ailleurs *pas toujours facile à vivre : mes enfants font mieux que moi. Mais je me dis qu'une partie du chemin que j'ai tracé leur sert. Et ils me le rendent bien. On re-parle de moi. Je revis grâce aux enfants. Si je vais au bout de ma réflexion, je crois aussi que c'est pour ça qu'en ce moment j'ai des contacts avec une firme de disques.*

Le cas MC Solaar prouve que tous les cas de figure sont possibles. La star des années nonante, 48 tours au compteur, a relancé sa carrière avec *Géopoétique*, qui remportait le trophée de l'album « chanson » aux Victoires de la Musique 2018. Il intègre le titre *Sonotone*. Dans une interview accordée à France 2, le rappeur explique avoir écrit les premières paroles il y a 10 ans, *à l'époque, je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir faire contre ma propre vieillesse : aller à la gym, faire du jogging, mettre de la crème... Aborder le temps et le corps qui passent, une thématique à la base pas franchement glamour.*

Quand la chanteuse française installée à Bruxelles, Françoiz Breut, 49 ans, commente son parcours, ce n'est pas en terme de début ou fin de carrière, ce qui désamorçait d'ailleurs les notions de « réussite » ou de « succès ». *Comme je suis arrivée dans ce domaine par hasard, je n'avais pas de plan. Et n'en n'ai d'ailleurs toujours aucun. Je vais où les rencontres me mènent. Du moment que j'ai du travail, je suis satisfaite. Je suis une dilettante, mélo (wo) mane, amatrice en musique. L'idée est que je puisse continuer à chanter régulièrement ou être totalement dans un projet musical, pas forcément sous mon nom d'ailleurs. Je fais des concerts quand on me le demande et si c'est possible financièrement. Durer pour durer ? C'est compliqué de continuer quand on pense qu'on doit toujours avoir quelque chose à vendre ou à dire. Quand je n'ai rien à proposer de nouveau, j'en profite pour faire autre chose que la musique et faire mûrir mes futurs projets et vivre. Il faut du temps pour faire mûrir une chanson, savoir où on pourrait aller et proposer quelque chose de différent, ou continuer à creuser un sillon, se perfectionner, s'améliorer.*



Merke © Stéphanie Riouck

Un temps nécessaire pour mûrir durant lequel certains pourraient buter sur la pression liée à la peur de vieillir, cette « vieille » hantise sociétale liée au culte de la productivité, de la performance et du corps « jeune et beau ». À cette enseigne, les stars vieillissantes, masculines comme féminines, se font parfois épingleur. Si les fans pardonnent tout, la presse ne se montre pas toujours tendre avec elles. Exemple récent : un article à charge paru dans le *Soir* après la prestation de Madonna à Anvers. Généralisé aujourd'hui, le concept prend le nom d'« age bashing » (ou dénigrement lié à l'âge) souvent plus spécifiquement dirigé vers les artistes femmes et particulièrement celles dont le physique a participé à la création et à la mise en scène de leur personnage public.

PRENDRE DES CHEMINS DE TRAVERSE

Globalement sous-représentées en musique, les femmes accumulent encore plus difficilement que leurs homologues masculins les années de carrière, frappées d'autant plus tôt d'obsolescence programmée. *Dragon ou chaton*, résume l'artiste sonore et musicienne de 37 ans au parcours hybride, Myriam Pruvot. Les questions de l'âge croisé avec celle du genre, ou celles de la classe et de la race, la jeune femme les a travaillées, notamment au sein du réseau Fair Play, une organisation qui s'attache à promouvoir l'inclusivité. Ce réseau, français à la base, rassemble à Bruxelles des compositrices, des musiciennes ou des réalisatrices actives dans des secteurs plus « intellectuels » ou plutôt underground qui sont un (petit) peu mieux investis par des artistes femmes, comme les secteurs de la musique expérimentale et de la création radiophonique par exemple, où les attentes de rentabilité, de personnalisation et d'exposition moindres leur permettent d'inventer de nouveaux modèles.

Myriam Pruvot adhère à ce qu'Hannah Gadsby confie dans son spectacle *Nanette* : à quarante ans, l'humoriste se sent en fait dans la fleur de l'âge et enfin complète. *Il m'a fallu tout ce temps-là pour me sentir moi-même. Concrètement, pendant longtemps, j'ai cru que certaines situations étaient dues à mon tempérament, mais plus j'ai participé à des réunions avec des artistes femmes, plus je me suis aperçue qu'on vivait les mêmes choses.* Elle poursuit : *J'ai passé mon diplôme des Beaux-Arts à 25 ans. Le milieu artistique m'a dit : 25 ans, c'est déjà un peu tard. À 30 ans, je décidé de me consacrer entièrement à la musique. Je l'ai fait sans inhibition, sans référent, ni référente d'ailleurs. J'ai rencontré des hommes influents dans la profession qui m'ont dit : c'est un peu tard, trente ans, pour commencer - ou même tourner, c'est fatigant... À 35 ans, il faut aussi savoir que l'on a dépassé la limite d'âge pour certains appels à projets.*

Trop tard, trop tard, trop tard, cette petite musique s'est insinuée de façon récurrente dans un parcours que la musicienne estime pourtant privilégié. C'est une réalité sociale. Et ces questions de discriminations devraient être prises en compte. Contre toute attente, une de ses compositions pour pièce de théâtre se jouera d'ailleurs en mai durant le *Kunstenfestivaldesarts*, un des meilleurs festivals d'arts vivants. Il y a beaucoup de futurs possibles passé la trentaine, voire la quarantaine. Pointons pour exemple Céline Gillain, cette musicienne électro et performeuse dont un premier EP était sorti en 2017. Son nouvel album, *Bad Woman*, est en train de se frayer un joli chemin. C'est ce chemin qui compte, pas la fin de la route...

APERÇUS

La fête entre paren- thèse

Animés par l'esprit de la fête, des teufeurs bruxellois exposent leurs préférences électroniques à l'image des sorties de Play Label Records. Ces derniers jours, le collectif fait coup double avec l'inauguration d'un nouveau club baptisé La Cabane et l'arrivée du troisième volet de *La Parenthèse House*, compilation apprêtée pour retourner le dancefloor.

NICOLAS ALSTEEN

En bons oiseaux de nuit, les Bruxellois Julian Leclercq, Maxime Hendrix et Fryderyk de Peslin Lachert courent les meilleures soirées électroniques de la capitale. À force de danser dans les mêmes endroits jusqu'au petit matin, les garçons se réveillent un beau jour avec l'idée d'organiser des noubas dans des lieux insolites. Regroupés en collectif, ils se mettent alors à claquer du beat aux sommets des buildings ou sous les voûtes d'entrepôts désaffectés, invitant au passage producteurs belges et internationaux à se défouler derrière les platines. Depuis 2014, ils rassemblent également leurs idéaux musicaux dans le catalogue de Play Label Records. Gérée en toute indépendance, cette petite maison de disques met à l'honneur des kilomètres de boucles électroniques, dansantes et totalement hypnotisantes. En marge des signatures traditionnelles, Play Label Records édite également *La Parenthèse House*, une compilation

qui appréhende le territoire européen sous l'angle de la fête. Chaque volet de la série est ainsi l'occasion de découvrir les nouveaux héros d'une scène house en pleine effervescence. À l'heure du troisième chapitre, *La Parenthèse House* s'attarde sur les travaux de Tour-Maubourg, Max Telaer, Interstate ou Robby & Stupid Flash. À côté de cette nouvelle sortie, les chevilles ouvrières du collectif construisent actuellement La Cabane, un nouveau club bruxellois fait de bois et d'enceintes audio ultramoderne. À l'écart des grosses affluences et des raz-de-marée populaires, ce nouveau lieu installé dans la commune de Watermael-Boitsfort mise tout sur le micro-clubbing. Soit une version intimiste de la fête avec, en bonus, des projections, du mapping, des installations LED et quelques performances interactives. Que demander de plus?

www.playlabelrecords.be



Dream Box au MIMA museum

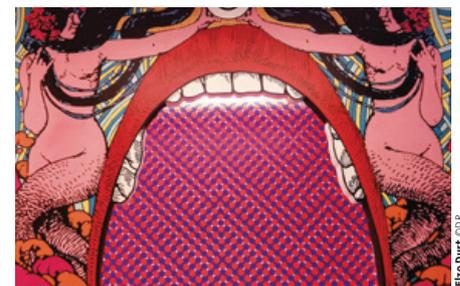
Elzo Durt, Gogolplex, Hell'O et autres Escif ou Felipe Pantone...

Cela ne veut peut-être rien dire pour vous mais pour nous ça veut dire beaucoup.

FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

La référence n'est sans doute pas la mieux choisie vu qu'un artiste comme le gars Elzo est plutôt lié à la scène punk ou hardcore (Elzo a commis nombre de flyers pour le Magazine 4 par exemple)... bien plus qu'à la chansonnette en tout cas. Mais comme le poursuit France Gall, cette expo dégage un franc sentiment de liberté. Ludique et délirante. Née de l'imagination des deux curateurs, Alice van den Abeele et Raphaël Cruyt, désireux d'explorer de nouvelles pistes pédagogiques ou de nouveaux modes de transmissions d'enseignement aux enfants, en éclatant les dogmes vieillissants par le rêve. Voilà pour

la dénomination « Dream Box » et sa volonté d'apprentissage par l'illusion et par l'exploration de la limite de nos sens. D'ailleurs l'endroit grouille d'ados, venus visiter l'exposition et profiter de l'une ou l'autre animation. On entre dans les lieux par la gueule du Durt, qui nous emmène dans son délire illusionniste de baraque foraine: d'abord dans un couloir trompe-l'œil psyché (qui pique un peu les yeux), ensuite dans un palais des glaces tout aussi hallucinogène et où, comme d'habitude, on a failli se prendre une vitre... La visite se poursuit avec l'univers dual du duo Hell'O et ses œuvres en couleurs & 3D répondant à une salle plate et tout en dégradés de gris. Détour



ensuite par l'installation musicale et interactive de l'espagnol Escif où vous êtes enjoint à créer votre propre moment electro sur fond d'activisme politique. Mais le clou de la visite s'avère vite être l'installation, déroutante au premier pas mais on est vite rattrapé par son humour débridé, du collectif Gogolplex (réalisateurs de clips pour Juicy, Le 77 et autre Stikstof), qui vous souhaite la bienvenue dans leur entreprise cheap basée sur le concept du « self'art ». On s'est bien amusé. La balade est pliée en trois quarts d'heure mais ne dit-on pas que les plus courtes sont les meilleures?

Au MIMA museum (Molenbeek-St-Jean) jusqu'au 1^{er} septembre - www.mimamuseum.eu

LE • COM

*Follow me!*

Génération Instagram

« Génération Instagram », vraiment ? Le réseau social qui regroupe la plus grande collection de selfies au monde serait devenu à ce point incontournable quand on fait aujourd'hui de la musique en Belgique francophone ? Dans le mainstream, c'est oui (Angèle : 1,5 million d'abonnés). Dans le hip hop, c'est plutôt oui (Roméo Elvis : 930.000 abonnés). Dans l'électro, c'est oui mais. Et dans le pop-rock, c'est mouais. On essaye d'y voir plus clair, en mode #nofilter.

SERGE COOSEMANS

PNL ne se bat pas les couilles que de l'Himalaya. Comme beaucoup d'autres groupes français de premier plan, le duo parisien délaisse également de plus en plus les médias et la publicité traditionnels. La communication aux fans se fait principalement via les réseaux sociaux et dans cette palette d'outils numériques, Instagram pèse un poids non négligeable. Normal, la plateforme aux allures de « soirée dias » serait aujourd'hui l'une des principales sources d'information chez les jeunes. Quand on tente une carrière publique, il serait donc assez kamikaze de s'en passer. Ce n'est pas sans poser quelques problèmes « éthiques » : ainsi, dans l'électro, au sens large du terme, on sait que le nombre de followers sur Instagram fait éventuellement aujourd'hui davantage booker un DJ que ses mixes et ses productions propres. Pour reprendre une formule devenue célèbre d'un Black Eyed Peas : *Ce qui fait un tube dans la pop, c'est combien de fois ta chanson passe à la radio. Dans le monde DJ, un tube, c'est combien de bouteilles sont vendues durant ta prestation. Et forcément : plus de monde, plus de bouteilles. Et pour avoir du monde, rien de tel qu'un matraquage médiatique permanent. Ce que ne permettait en fait jusqu'à récemment que la radio. Ou MTV, il y a longtemps.*

Il faut toutefois relativiser. *Déjà, il y a un gap énorme entre ce qu'il se passe sur la Main Stage de Tomorrowland et la programmation pointue et underground d'un lieu comme le C12 (Bruxelles), réagit Sébastien Desprez de l'agence Fifty PR, qui s'occupe notamment du marketing digital d'Angèle, Juicy et BRNS. Certes, en 2019, un programmeur va prendre plus de paramètres en compte qu'il y a 20 ans et la popularité de l'artiste est un facteur important pour vendre des tickets. Il y a donc évidemment une corrélation impossible à nier entre la notoriété d'un artiste et son nombre de followers sur les réseaux sociaux. Certains sont populaires pour la qualité de leurs mixes, d'autres pour leur aisance sur les réseaux sociaux... Selon ma vision de la chose, sur le long terme, l'un des deux fonctionnera quoi qu'il en soit toujours mieux.* Par ailleurs, on sait que dès que quelque chose se pose comme incontournable, il y aura toujours des rebelles pour refuser les règles imposées et des exceptions pour ne pas recourir aux méthodes utilisées par le plus grand nombre. Des artistes dont la réputation grandira par le bouche-à-oreille plutôt que par des photos de leurs orteils à la plage, par leur travail acharné plutôt que par la surexposition de leur quotidien. Par le mystère et l'attitude défiante, même. Les exemples restent nombreux.

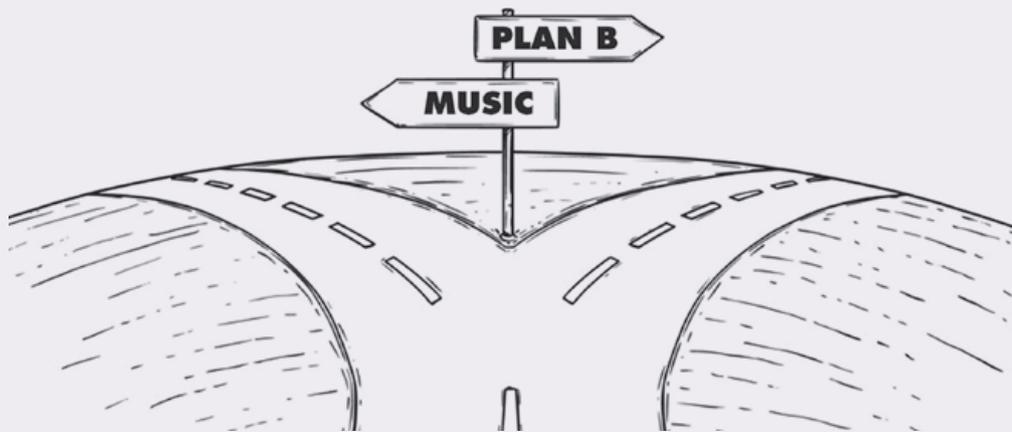
Une présence on line soutenue n'est toutefois pas qu'une manie mainstream. *Les réseaux sociaux sont devenus incontournables et y être présent est important. Même si la majeure partie des abonnés suivent les tendances actuelles de la musique (mainstream, rap, techno, donc - ndlr), on doit y rester actif, avance Damien Aresta, dont le label Luik Records et l'hyperactif groupe It It Anita se classent à l'opposé des genres cités, en plein dans l'indie-rock. Selon lui, il faut montrer que le groupe tourne, qu'on enregistre des disques, qu'il se passe des trucs, quoi. Aresta étant graphiste de formation, on peut toutefois penser que ça l'amuse de jouer avec l'image, alors que d'autres musiciens pop-rock pourraient trouver cela pesant. Les Girls in Hawaii, par exemple, restent ainsi sur Instagram assez à la traîne avec leurs 5.500 followers et leurs banales photos de tournées. On est très loin de quelqu'un comme Angèle, de sa « commu-*

nauté » d'un million et demi d'adeptes et de son très jouette Instagram. Une question d'âge ? De génération ? D'intérêts personnels ? De simple narcissisme ? Peu importe. Pour Damien Aresta : Instagram, c'est un moyen d'exprimer un truc et d'être créatif. Quand tu es artiste, tu as forcément des choses à raconter ou tu es touché par des images. C'est aussi cette partie qui intéresse les gens qui te suivent. Si tu arrives à transformer ça en quelque chose d'intéressant, le public sera au rendez-vous. L'artiste lo-fi electronica Ssaliva, par exemple, a un Instagram complètement WTF, avec des images bizarres qui pourraient sembler complètement ratées mais c'est en fait une esthétique qui colle parfaitement à sa musique et dans son style. François (Ssaliva) est écouté dans le monde entier et joue partout dans les réseaux underground. Avec seulement 3.684 abonnés à la date du 17 avril 2019, a-t-on envie d'ajouter.

C'est qu'une plateforme de type Instagram génère bien quelques méfiances et quelques lassitudes. Sur les réseaux sociaux, Roméo Elvis est certes quelqu'un de très drôle et très sympathique mais n'y aurait-il pas quelque chose d'oppressant à voir sa bouille élastique apparaître chaque jour à cadence soutenue sur son smartphone ? Et quid du côté bêtement m'as-tu-vu de ces comptes pour ainsi dire uniquement composés de portraits (le plus facile à cadrer, soit dit en passant) ? Certes, il y a eu une époque où le clip jouait à lui seul ce rôle d'outil promotionnel et de carte de visite médiatique. Mais c'était généralement tourné par des gens compétents et éventuellement même créatifs. Le clip pouvait être et peut toujours être une œuvre artistique en soi. Des clips ont été et restent encore bien sûr tournés par de très bons cinéastes. Mais un clip coûte souvent cher et est donc souvent financé par un label, à moins de débrouille hyper-créative ou de simplicité fauchée revendiquée. C'est un autre niveau que le DIY beaucoup plus spontané et pour ainsi dire strictement millennial de mise sur Instagram. Un truc de jeunes, autrement dit. Ou pas ? Sébastien Desprez n'est pas d'accord, en tous cas : *Instagram pour un artiste, c'est un outil efficace afin d'entretenir une relation avec sa communauté et surtout pour diffuser sa musique, ses actualités, ses messages, etc. auprès de son audience. Ce n'est pas un « truc de jeunes » comme Tik Tok (anciennement Musically - ndlr). C'est d'ailleurs en fait utilisé par toutes les tranches d'âge (graphique statistique à l'appui - ndlr) et on y retrouve tout un tas de contenus.*

De là le vertige, en fait. L'impression de souk aux images. Où la photo de voyage paraît souvent moins spontanée que la campagne de publicité pourtant hyper calibrée. D'ailleurs, qui s'occupe sur Instagram de l'image des artistes ? Est-ce de l'instinct et de l'impro ou cela fait-il au contraire partie d'une stratégie de communication très réfléchie ? *C'est très variable d'un artiste à l'autre, répond Sébastien Desprez, mais en général, la plupart des artistes sont assez maîtres de leurs publications. La plupart des jeunes artistes qui cartonnent aujourd'hui n'ont certainement jamais eu de formations à Instagram, c'est l'outil de leur génération. En ce qui concerne la promotion de leur musique sur ces plateformes, il y a bien évidemment des lignes directrices qui sont dans certains cas pensées par des professionnels, surtout pour les artistes confirmés d'ailleurs, mais cette communication n'est pas plus réfléchie sur Instagram que pour les autres médias ; comme le travail mis en place avec la presse traditionnelle, par exemple. Le but restant bien entendu de faire connaître la musique de ces artistes. Traduisez : Instagram fait partie d'un package promotionnel aujourd'hui banalisé. Alors, plutôt Amaro ou Nashville, le filtre pour la duckface au second degré ? Hashtag #zoolander ?*

DÉCRYPTAGE



La reconversion des musiciens

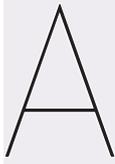
APRÈS LE ROCK, AVANT LA RETRAITE :
QUE FAIRE QUAND ON ARRÊTE LA MUSIQUE ?

Précarité liée au statut d'artiste et aux galères, obligation de multiplier les projets pour tenter de vivre de sa vocation, grosses difficultés de passer du succès d'estime à celui qui remplit le frigo, music business à l'ancienne aujourd'hui complètement atomisé... Les raisons qui donnent envie à un musicien d'arrêter la musique peuvent être nombreuses.

Avec à la clé une très mauvaise nouvelle : vous allez alors être seul, très seul.

D'où le bon conseil : ayez toujours une autre grande passion plus monétisable dans votre coffre.

SERGE COOSEMANS



Ancien chanteur de Venus, détenteurs du tube à échelle belge et plus *Beautiful Days*, anciennement So et Joy, après plus de 20 ans à multiplier les projets, Marc A. Huyghens est aujourd'hui comme on dit « rangé des voitures », travaillant dans un secteur tout autre que la musique. Jadis chanteur de Major DeLuxe, groupe de pop ambitieuse qui avait sorti deux albums (dont un sur le label Tricatel de Bertrand Burgalat) avant de se séparer lors de l'enregistrement d'un troisième opus jamais sorti, Sébastien Carbone est depuis de nombreuses années déjà guide professionnel et conservateur de réserve naturelle. On l'avait connu incollable sur Claude François et les groupes sixties de la Côte Ouest, il est donc désormais tout aussi encyclopédique sur la phytosociologie, l'ornithologie et l'étude des gales des arbres (ce qui n'est pas une maladie mais une association biologique insectes / plantes assez époustouflante).

Ancienne de Superlux, ancienne DJ, Elena Chane-Alune travaille désormais à l'Ulg et a rejoint les listes de Vert Ardent, le mouvement éco-citoyen liégeois. Complètement révoltée par l'affaire Publifin, elle soutenait en toute logique aux communales de 2018 des projets de « participations citoyennes », la réquisition d'endroits abandonnés pour y loger des créatifs et l'idée de budgets plus transparents. Ex-Yéti, ex-Melon Galia et ex-Austin Lace, Thierry De Brouwer travaille désormais quant à lui dans l'organisation de dégustations de vins. *Jaime à penser qu'il ne s'agit pas d'un décrochage complet*, nous explique-t-il. *Je continue d'être un véritable amoureux de la musique. J'en écoute une tonne, j'en produis, certes beaucoup moins, je joue de la guitare quasi tous les jours et je donne par ailleurs des cours mais... let's face it: j'ai un CDI de salarié et je dois me rendre à l'évidence, une page s'est tournée. J'avais commencé à suivre des cours d'œnologie, plus par passion que par souci conscient de reconversion. Après 2 ans, ça a vraiment pris beaucoup d'importance et j'ai entrevu des possibilités professionnelles gratifiantes. J'ai commencé par faire des extras dans le secteur du vin, via mon activité Smart et dans un même temps, un ressenti par rapport à mes activités musicales m'a rendu ce nouvel horizon professionnel envisageable. Disons qu'avec l'âge, en gros, j'ai commencé à avoir le sentiment de proposer quelque*

chose qui n'était plus vraiment en phase avec la production actuelle et que je n'avais aucune envie de me raccrocher à un train en marche. J'avais le statut d'artiste et je ne lui pas renouvelé à la signature du contrat.

L'exemple de Thierry De Brouwer est heureux mais ce type de reconversion ne se fait pas forcément sans douleur. Quand vient la décision d'arrêter la musique, il faut s'attendre à des doutes, des tâtonnements, des angoisses et... aucune aide de quelque organisme plus ou moins officiel que ce soit. Chez Actiris, il n'existe en effet pas de service d'accompagnement dédié aux artistes désireux de se reconvertir. Ils y sont considérés comme des chercheurs d'emploi lambda et sont donc dirigés vers un service généraliste où tirer le bilan de leur passé professionnel et aussi trouver un accompagnement de principe dans l'élaboration d'un nouveau projet professionnel. En fait, c'est très simple : il n'existe rien en Belgique francophone. Absolument rien. Nulle part. Chez Actiris, on nous dit que *ce serait en effet quelque chose à développer*. Du côté de la Smart, *des mises en commun de craintes et / ou d'expérience pour la danse (des réunions, pas réellement d'avancées) mais rien au niveau musique*. Chez Iles, une ASBL qui informe et accompagne « activement les artistes dans leur parcours professionnel », *on fait tout pour que les projets réussissent mais on n'a rien de prévu en termes de reconversion*. Autre réponse de l'administration : *Nous travaillons avec les partenaires Iles, Mediarte et MAD pour l'accompagnement des chercheurs d'emploi bruxellois du secteur artistique. Ceux-ci visent à habiliter l'artiste dans sa capacité à élaborer et à mener un projet de nature artistique et vise également l'acquisition de compétences de gestion de carrière. La thématique de la reconversion professionnelle, dans un autre sous-secteur artistique ou tout autre secteur d'activité semble plutôt relever de la définition d'un projet professionnel et s'adresse donc plutôt aux Missions Locales ou ARAE.*

Comme tous les chômeurs et même avec le statut « privilégié » d'artiste, je me suis retrouvé à devoir postuler dans des domaines non seulement éloignés de la musique mais aussi de ma formation de base, nous confie Thierry De Brouwer. J'ai eu quelques embrouilles avec l'ONEM, mais elles étaient clairement liées à mon « activation » plus qu'à mon maintien de mon statut. Vient donc forcément une question capitale : « musicien de telle à telle année » sur un CV, pour un recruteur, est-ce top glamour ou au contraire, totalement repoussant ? J'imagine que ça dépend beaucoup du secteur. Mon employeur est un grand fan de musique. Il aime aussi les parcours atypiques mais

je répète que je suis verni et j'ai avant mon engagement définitif eu l'occasion de faire mes preuves chez lui en tant qu'extra...

Il n'y a donc pas de secret : vous pouvez être le meilleur musicien de Belgique ou même un musicien moyen, au moment de changer de boulot, le mieux est de se montrer bon et employable dans ce nouveau job. Il n'est d'ailleurs sans doute pas inutile de rappeler que dans notre pays, des carrières musicales éventuellement mythiques n'excluaient pas ou n'excluent toujours pas des jobs plus communs prestés en parallèle. Ainsi, dans De Puta Madre, on trouvait notamment un organisateur de soirées dansantes et un directeur artistique de magazine musical. La Muerte a en son sein un disquaire chevronné et chez Front 242, on a un moment compté un employé de la Commission Européenne et un guide profitant de son diplôme d'historien pour mener des visites culturelles en Allemagne. Autrement dit, s'il y a bien un conseil à donner, ce n'est pas forcément d'avoir « un pied dans la normalité », ce serait plutôt d'avoir une autre grosse corde à son arc professionnel.

Le meilleur exemple illustrant ce tuyau nous vient sans doute de France. Aujourd'hui quinquagénaire, Stéphane Erard travaille au sein du Lesia (Laboratoire d'Études Spatiales et d'Instrumentation en Astrophysique). *Mon travail concerne l'origine et l'évolution des planètes telluriques et des petits corps célestes, à travers l'étude de leur composition de surface*, explique sur sa page Internet cet astrophysicien. Bref, voilà un scientifique respecté, cadore de son secteur. Qui aurait pu prévoir ça en 1980, quand Stephan Erard tenait la basse dans Taxi Girl, le groupe à la fois pop et destroy de Daniel Darc et Mirwais Ahmadzaï ? Cherchez la planète, trouvez son nom...

ET AILLEURS ?

En France existe l'AFDAS, ou Assurance Formation Des Activités du Spectacle, qui offre à ceux qu'on appelle dans l'Hexagone les « intermittents » (artistes ou techniciens du spectacle et de l'audio-visuel) des services de recherche de formation. L'organisme assure également le financement de leurs actions d'aide telles que stages de perfectionnement, coaching permettant de faire le point sur ses compétences ou de valider ses acquis professionnels. Peu de musiciens profitent finalement de ces actions, proportionnellement à tous les métiers concernés, car apparemment ce sont ceux qui souffriraient le plus de phobie administrative (écrire un CV, comprendre et faire valoir ses droits...). En Fédération Wallonie-Bruxelles, des « programmes » existent ça et là mais restent très marginaux. On peut citer le travail de BambaXL (Arts&Publics), un programme d'insertion socio-professionnelle dans le domaine de la médiation culturelle et destiné aux artistes... — FXD

IN SITU...

Zik-Zak UNE PASSION SANS DÉTOUR



© Nicolas Alsteen



Projet initié par une bande de mélomanes illuminés, le Zik-Zak est une salle atypique. Ici, les concerts se vivent au vert. Planté au milieu des champs brabançons, le lieu accueille des stars d'ici et d'ailleurs dans une ambiance conviviale et chaleureuse. Tandis que les vaches broutent l'herbe fraîche à l'extérieur, les guitares déchaînent les passions sur la scène du Zik-Zak. À chacun ses plaisirs.

NICOLAS ALSTEEN

ongtemps rêvé, enfin réalité, le projet d'Annick Botson se bonifie au fil du temps. *L'idée d'ouvrir une salle me trottait dans la tête depuis toujours*, explique-t-elle. Du genre à courir les festivals pendant tout l'été et même capable d'enchaîner quinze concerts d'affilée – *sans jamais louper les premières parties* –, cette mélomane de l'extrême s'est, pendant des années, heurtée à une évidence : *l'absence d'un club digne de ce nom dans la région*. Si le Zik-Zak comble aujourd'hui un vide, il convient de se montrer persévérant pour y arriver. *Ici, nous sommes situés au n°28 de la rue de Tubize*, précise Annick Botson. *Mais pour la plupart des GPS, la géolocalisation s'arrête au n°16*. Digne d'une chasse au trésor, l'itinéraire débouche finalement au pied d'une bâtisse en briques, érigée aux abords du parc d'activités économiques de Virginal. C'est ici, à deux pas de la commune d'Ittre, que tout a commencé. En 2016, j'ai rencontré Dominique Servranckx, retrace la gestionnaire des lieux. *Il enseignait au Zik-Zak, une école de musique à Ways, près de Genappe*. L'établissement voit passer de nombreux musiciens amateurs qui, tous, déplorent une carence en matière de diffusion dans le Brabant wallon. Face à l'exaspération collective, la paire Botson-Servranckx passe à l'action. *Après plusieurs mois d'investigation, nous avons trouvé cet endroit, autrefois connu sous le nom de La Passion*. On y organisait des spectacles et des banquets. Par la suite, les gérants ont réorienté leurs activités en ouvrant une discothèque. *Ça n'a pas duré longtemps...* La salle passe ensuite sous pavillon chinois. Un restaurant asiatique y ouvre en effet ses cuisines, espérant appâter les amateurs de nems dispersés dans la région. Mais l'initiative se solde par un cuisant échec. *Ces différentes affectations nous convenaient*, souligne Annick Botson. *Les locaux étaient déjà équipés de loges, d'un bar et de sanitaires*. Nous sommes devenus locataires. *Les travaux ont commencé et nous avons trouvé des partenaires financiers pour nous soutenir dans ce projet un peu fou*. Tout a été payé sur fonds propres.

En quelques semaines, une scène est montée et des panneaux d'isolation sonore sont installés. Rideaux, sono et jeux de lumières viennent compléter le tableau. Le Zik-Zak ouvre ses portes en octobre 2016. *Les débuts ont été difficiles*. Nous cherchions un public et, pour ne rien arranger, les objectifs de l'école de musique ne s'accordaient pas à ceux de la salle de concerts. *D'un côté, l'idée était de mettre l'espace au service des amateurs*. D'un autre côté, l'ambition était de pousser les artistes émergents, tout en programmant des têtes d'affiche. Les divergences de point de vue divisent profondément la petite équipe. La fracture devient inévitable, provoquant le retrait de l'école de musique. *Nous avons conservé le nom Zik-Zak en référence à la genèse du projet*. Rescapés de l'équipée originelle, Manu Prete et Annick Botson s'associent bientôt à l'ingé-son Olivier Delescaille et Nicolas Sand, passionné de blues et batteur du groupe

Fred and the Healers. *Au départ, nous avons misé sur la découverte*. Mais les gens du coin ne se bougent pas pour des artistes qu'ils ne connaissent pas. *Désormais, nous produisons des groupes belges et internationaux en offrant, à chaque fois, les premières parties à des projets émergents*. Chez nous, cette formule fonctionne.

COUVRE-FEU ET BBQ

En trois ans d'existence, le Zik-Zak a notamment vu défiler Les Négresses Vertes, Marka, No One is Innocent, Channel Zero, Jasper Steverlinck ou Punish Yourself. Au niveau de l'affluence, la salle peut contenir 249 personnes. À terme, nous prévoyons d'agrandir la porte d'entrée. Ce qui, légalement, nous permettrait d'accueillir plus de monde. *Dans un endroit comme celui-ci, tout est une question d'équilibre entre les bouillons et les soirées à guichets fermés*, explique Annick Botson. *Pour ça, une artiste comme BJ Scott nous fait du bien*. Elle remplit la salle sur son seul nom. *Elle a déjà joué ici à deux reprises*. La dernière fois, il faisait tellement beau que nous avons ouvert les fenêtres pendant ses balances. *BJ trouvait ça dingue de répéter devant les vaches, juste en face des champs*. L'épisode peut prêter à sourire, il témoigne pourtant de la position stratégique des lieux. Sans voisin direct ni vis-à-vis, le Zik-Zak n'empêche personne de dormir. *Nous décidons de l'heure de fermeture en fonction de l'ambiance*. Il n'y a pas de couvre-feu. La seule boîte attenante est une entreprise de food-trucks. *Les soirs de concerts, ils s'installent sur le parking devant l'entrée*. Ils n'ont aucun frais de déplacement et rien à payer pour leur emplacement. *Pour nous, c'est une aubaine*. Parce qu'en l'absence de cuisines aux normes, nous ne sommes pas autorisés à vendre de la nourriture au public. *C'est donc un échange de bons procédés*.

Occasionnellement, le Zik-Zak loue ses locaux à des organisations extérieures. *Nous avons ainsi accueilli deux soirées labellisées rétro house*. *Vu le succès, nous avons essayé de leur emboîter le pas en produisant une date de DJ Furax*. Un vrai flop... *Cet échec nous a donné l'occasion d'affiner notre identité*. Notre truc, ce sont les guitares. *Quand nous programmons d'autres styles musicaux, nous n'y mettons pas autant de cœur*. Nous sommes bien conscients de la place qu'occupe aujourd'hui le hip hop, par exemple. *Mais ça ne nous parle pas...* En plein développement, le Zik-Zak garde toujours un œil sur l'offre bruxelloise. *Si nous faisons venir un groupe qui passe juste avant par la capitale, nous n'avons aucune chance...* Chez nous, ce qui marche bien aussi, ce sont les reprises. *Notre public raffole des soirées «tribute»*. À l'avenir, nous allons encore diversifier nos activités en proposant un service de résidence aux musiciens et en inaugurant un cycle estival avec BBQ et concerts acoustiques. *En termes de fréquentation, l'évolution est positive*. D'autant que nous avons réussi à créer une communauté autour de la salle. *Le bouche-à-oreille fonctionne bien*. En ce sens, notre pari est réussi : nous avons créé un pôle musical dans une région où il n'y avait absolument rien.

www.zik-zak.be
Zik-Zak, rue de Tubize 28 – 1460 Ittre



Clara Inglese

Ophelia - Songs of exile
Cyprus Records

Intelligence du propos, délicatesse du chant, magie de la poésie... C'est un disque rare, hors du temps, que propose Clara Inglese en puisant dans le mythe shakespearien de l'insaisissable Ophélie la force de chanter *l'indicible, en mourant d'amour*. Fascinée par ce personnage qui offre à la psyché un lieu suspendu, la jeune soprano belge-italienne enfile avec un raffinement d'une éloquence absolue les petits joyaux qu'Ophélie a inspirés à Brahms, Chostakovitch, Chausson, Berlioz, Tsilogannis et Mernier. La voix cisèle, détoure, sublime chaque mot, avec la complicité musicale d'Elodie Vignier (piano), Sébastien Walnier (violoncelle) et Alysia Hondekijn (harpe). Le parcours envoûté, à l'image de la fascination que la belle noyée, *cet être de brume*, inspire encore et toujours, entre quête d'absolu et deuil impossible, et dont Clara se fait une fascinante interprète. — **SR**



Ntoumos

Back To The Roots
Staciarecords

On avait laissé le trompettiste carolo Dominic Ntoumos en 2012 avec son projet rock Capital Cult. Après avoir touché à l'électro jazz, au drum & bass ou au hip hop jazz, Ntoumos a mis à profit ces quelques

années de relatif silence pour replonger dans ses racines. Résultat, *Back To The Roots* ne souffre d'aucune ambiguïté: ça jazz grec, ça danse grec, ça souffle grec. L'album est surtout constitué de traditionnels grecs, balkaniques ou turcs, arrangés à la sauce Ntoumos, c'est-à-dire: un mélange excitant d'énergie jazz et de nostalgie. Il est accompagné de grands noms de la musique grecque actuelle (Evangelos Tsiaples au bouzouki, Marcel Râmba au violon) mais aussi de ses fidèles compagnons de route (Maxime Zampieri à la batterie, Greg Chainis à la guitare électrique). Et, cerise sur la moussaka, le tout est produit par Éric Legnini. Un album à découvrir et un artiste à voir absolument sur scène. — **JP**



Sarah Carlier

Shy Girl
Deninga Music

L'artiste belgo-congolaise retrouve son autonomie artistique et ses racines sur ce quatrième album enregistré dans les studios Synsound de Dan Lacksman, déjà derrière SMS en 2004. Privilégiant les instruments organiques, sans toutefois exclure des zestes d'électro moderne (*Curve the angles*), Sarah enrichit ses arrangements de sonorités reggae (*I've done my share*, *Lonei*) et de ce blues africain évoquant les chants des griots. *Colors of Beauties*, *Nation of love*, *Big planet*, *Reborn*... Les titres des chansons parlent d'eux-mêmes. Ils rappellent la démarche positive et citoyenne d'une chanteuse nourrie dès son enfance aux vocalises d'une Nina Simone dont le fantôme



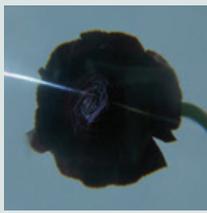
RIVE

Narcose

ART-1/FREAKSVILLE RECORDS

S'élancer et prendre la vague, chante d'une voix aérienne Juliette Bossé, la moitié féminine du duo bruxellois RIVE, tandis que son binôme masculin Kévin Mahé marie quant à lui batterie et nappes de claviers électro-pop. La chanson s'intitule *Fille*. Plus que de filles, elle parle

parfume ce disque qui la rapproche aussi, dans ses valeurs d'une Ayo ou de Lauryn Hill. Naïve dans la voix d'une autre, le slogan «Love is the answer» (sur *Nation of love*) sonne ici comme un appel sincère d'une jeune femme qui regarde devant elle. Son meilleur disque. — **LL**



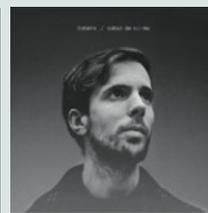
Pablo's Eye

Dark Matter
Stroom

Après trois décennies de mystères et d'errance dans les limbes de la musique électronique, le projet Pablo's Eye goûte – enfin – à la lumière du jour grâce à un solide travail d'exhumation. Les sons avant-gardistes du multi-instrumentiste

Axel Libeert se dévoilent ainsi au fil des compilations éditées par le label Stroom. Troisième et dernière partie d'une trilogie consacrée à l'œuvre de Pablo's Eye, *Dark Matter* expose les avancées de l'artiste bruxellois. Entre rêves étirés à l'infini et paradis artificiels, les douze titres de cette compilation entretiennent des liens étroits avec les ouvrages de Laraaji, John Zorn ou Brian Eno. Résonnances expérimentales, échos new age et propension à l'ambient vibrent au cœur de cette trame instrumentale taillée pour traverser les siècles. — **NA**

de féminité (*Un combat que je mène depuis toujours*, précise Juliette) et figure sur ce premier album. Et cette invitation à prendre la mer pour voguer à perte de vue ne se refuse pas. Depuis son plébiscite au concours Du F. dans le texte en 2016 jusqu'à l'accouchement de ce disque conçu avec une passion/patience artisanale, RIVE a toujours maîtrisé son projet, pris les bonnes décisions sans dévier de sa ligne, montré son intelligence et imposé sa différence. Et le résultat est à la hauteur des attentes. Le duo réinventé en français la notion de dream pop (Vogue, Fauve), revient aux fondements du trip-hop (Justice) et donne de nouvelles lettres de noblesse à la chanson (la ballade épurée *Croisades*). Côté textes, il est question de navigation dans les méandres sentimentaux et de plongeon en apnée dans les grands fonds existentiels. *Tout le disque est traversé par une idée de mouvements et de transitions*, explique Kévin. *Cela correspond au besoin de s'élever, de se réorienter et de retrouver de vraies valeurs*. Troubadours des temps modernes (après la Chine en 2018, ils viennent de tourner au Brésil), Juliette la blonde et Kévin le grand sensible sont des artistes engagés et décidément bien inspirés. — **LL**

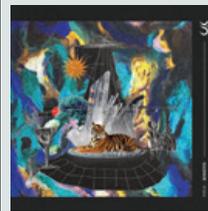


Ébbène

Début de soirée
Strictly Recordings

Planqué sous l'écorce d'Ébbène, le chanteur Ben Bailleux-Beynon s'est métamorphosé sans se presser. Arrivé à la musique via The Tellers, le garçon a longtemps révisé ses classiques anglo-saxons sur des mélodies pop-rock, hissant quelques refrains enivrants sur les terres désertées par Peter Doherty et Carl Barât (The Libertines). Après une expérience avec Paon et de nombreuses remises en question, il se frotte à présent à la chanson française. Souvent annoncé, régulièrement reporté, l'album *Début de soirée* confirme les

qualités d'un mélodiste hors pair, à l'aise avec les couplets doux-amers et les excès de mélancolie. À l'exception de l'enlevé *Nuit Américaine*, Ébbène donne le meilleur de lui-même sur des ritournelles délicieusement déabusées. Jouées à la guitare, superbement arrangées, ses chansons évoquent les univers de Raphael et Jean-Louis Aubert sans jamais souffrir de la moindre comparaison. — **NA**



Saudade

Ikigai (EP)
Autoproduction

Ikigai ou le bonheur à la japonaise, soit une recherche du «juste milieu» par le mélange subtil de la raison et de la

spontanéité. Tel est donc le titre du premier EP de ces récents gagnants du Concours Circuit... où le dosage joue effectivement un rôle très important. Le groupe y réussit un savant mélange de soul (un style qu'on pourrait même qualifier par moments de « dream soul », à l'instar de la dream pop), d'un jazz qui s'apparente aux formations emblématiques du moment (Thundercat, BADBADNOTGOOD, etc.) avec un très beau Fender Rhoades par ici ou une guitare d'intro très George Benson par là, et de sonorités plus urbaines et hip hop (le premier single très cool *Oh My* et son spoken word émaillé de touches electro). Un EP vraiment très prometteur, au son très intéressant et où le groupe réussit à intelligemment équilibrer, ingérer, digérer toutes ses influences. Vivement un long playing! — FXD



Vision 3D

Vision 3D

Belly Button/Love Mazout

En 2009, James Cameron cartonnait avec le film *Avatar*. Sur fond de problématiques environnementales et d'être génétiquement modifiés, le réalisateur de *Titanic* imposait sa révolution technologique au cinéma, distribuant des lunettes 3D à tous les spectateurs désireux d'admirer son blockbuster en relief. À l'époque, la terre entière voulait voir en trois dimensions. Les constructeurs de téléviseurs promettaient d'ailleurs de répondre au phénomène, annoncé par beaucoup comme le futur de l'image. Dix ans plus tard, la vision 3D ne fait plus rêver à l'écran. Sur scène, en revanche,

c'est une autre histoire. Composé de deux anciens Thee Marvin Gays et d'un ex-Maria Goretti Quartet, Vision 3D s'est implanté à Tournai avec une collection de chansons profilées pour pogoter les bras en l'air et la tête à l'envers. Entre power pop, rock garage et yéyé complétement dévergondé, les quatre morceaux enregistrés par Vision 3D projettent une autre vision du monde. Bien fou et excitant. — NA



DC Salas

Indecisive (EP)

KuratedBy Records

Pour tuer le temps, de nombreux musiciens se lancent des défis comme autant de courses contre la montre. En 2017, les rockeurs australiens de King Gizzard & The Lizard Wizard promettaient ainsi de sortir cinq albums sur l'année. En 2019, c'est le producteur bruxellois DC Salas qui se fixe un challenge personnel en annonçant trois livraisons d'ici le soir du réveillon. Premier volet de ce pari, l'EP *Indecisive* voit DC Salas sourire à la vie. Moins introspective et mélancolique qu'autrefois, sa musique goûte aux plaisirs du dance-floor, débarquant dans le club avec une collection d'hymnes ultra-percusifs. Entre basses acides et nappes synthétiques à profusion, le Bruxellois se fait plaisir en accélérant sensiblement le tempo. Invité à remixer le morceau *10401800* en apothéose du EP, le DJ britannique Fort Romeau passe limite pour un trouble-fête tant sa deep house dénote avec l'effervescence affichée par les productions d'un DC Salas en grande forme. — NA



Joy

L'art de la joie

TAKE-OFF RECORD/SKINFAMA

son nom, c'est Friolli ou Kayaga, et son prénom Gioia. *En italien, ça veut dire « joie ». Mais, souvent, c'est compliqué à prononcer pour les gens... Donc c'est pour Joy que l'artiste a opté, histoire de fa-*

ciliter la tâche de ceux que ses vers bientôt vont charmer. Si la jeune femme est belge, elle conjugue des racines transalpines (par son père) à des origines burundaises (par sa mère) avec fierté. À vingt-huit ans, Joy n'est pas vraiment une nouvelle venue à l'horizon musical de notre capitale. Elle, qui noircit ses cahiers de mots depuis qu'elle est ado, découvre le slam et surtout la scène fin 2012. *Liannée suivante, j'ai remporté le prix Paroles Urbaines, puis j'ai écrit un recueil de textes intitulé L'arbre sans racines d'un pays sans soleil, qui a vu le jour en 2015.* Dans l'intervalle, elle rencontre et se lie d'amitié avec le rappeur Pitcho, l'un des pères fondateurs de la scène rap belge d'avant la hype. Ensemble, ils travailleront sur le premier spectacle de Joy, *Tram25*, qui deviendra disque dans la foulée. Aujourd'hui sort *L'art de la joie*, son successeur, *inspiré en partie par le roman du même nom et le destin de son auteure Goliarda Sapienza.* Le sieur Pitcho reste aux manettes en coulisses, mais à la plume et l'avant-plan, c'est seulement Gioia. Avec sa rage tout en douceur, ses combats, ses coups de cœur, ses coups de sang, ses trajets et pensées, son envie et ses cris... — NC



ShunGu

A Black Market Album

SUNTHINGS RECORDS

Depuis une dizaine d'années, Louis Shungu recrée de la matière sonore en se basant exclusivement sur des échantillons arrachés à l'un ou l'autre microsillon. Beatmaker de la génération *SoundCloud*, le Bruxellois profite de ses connexions pour fourguer ses sons au gratin du hip-hop anglais et américain. Chester Watson, ScienZe ou Rejjie Snow ont déjà

bénéficié de ses services. Plus proches de nous, la musique de ShunGu circule dans les discographies de L'Or Du Commun et Caballero. Pour son compte perso, ShunGu élabore des compos originales en piochant de savoureuses mélodies dans des vinyles délaissés aux rayons soul, jazz ou funk. De retour avec *A Black Market Album*, l'artiste recycle ainsi quelques trésors oubliés pour déclencher de nouvelles façons de danser. Garnie de lignes de basse rebondies, truffée de véritables percussions et de quelques parties jouées à la guitare par l'ami Gabriel Govea Ramos, la bande-son imaginée par ShunGu est un kaléidoscope de bonnes vibrations. Pendant 22 minutes, le cœur palpite en rythme. Des pulsations instaurées par J Dilla aux résonances électromagnétiques de Kaytranada, *A Black Market Album* fait le tour de la question dans un va-et-vient de flows décontractés. Invités à poser la voix sur les productions de ShunGu, les rappeurs Pink Siifu, Mamoyo et Spote Breeze apportent un supplément d'âme à cette incroyable mosaïque musicale. Au sommet de cet assemblage rétro-futuriste, les beats funky du single *Groove It Baby* soulignent une évidence : ShunGu est, assurément, l'un des meilleurs beatmakers de sa génération. — NA

LISTE
DES
SORTIES

MAR. - AVR. 2019

ENVOYEZ-NOUS LA
DATE DE SORTIE DE
VOS PRODUCTIONS.Nous relaierons dans ces colonnes:
larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Besac-Arthur (EP),
Into The Wild (Autopro-
duction)**Charlotte, Force et**
Amour (Sony)**Ébhène, Début de soirée**
(Strictly Recordings)**Ivan Tirtiaux, L'Oasis**
(Le Furieux)**Jean Litt, L'œil du poète**
(Homerecords)**Johana, Le Bel Ouvrage**
(Autoproduction)**Rive, Narcose** (Art-1/ Freaks-
ville Records)CLASSIQUE -
CONTEMPORAIN**Ensemble Vibra-**
tions, Strange Meeting
(Homerecords)**Gabriel Dupont,**
Musique Symphonique
(Intégrale), Orchestre
Philharmonique Royal
de Liège, Patrick Davin
(Outhere/Fuga Libera)**Jacob Praetorius,**
Melchior Schildt,
Selected Organ Works,
Bernard Focroulle
(Outhere/Ricercar)**Various composers,**
Ophelia: Songs of Exile,
Clara Inglese (Cypres)
Various composers,
Teatro spirituale (Rome
C. 1610), Alice Focroul-
le, Reinoud Van Mech-
elen, InAlto, Lambert
Colson (Outhere/Ricercar)

ELECTRO

Aiboforcen (EP), In
My Arms (Alfa Matrix)**DC Salas (EP), Indeci-**
sive (KuratatedBy Records)
Different Fountains,
Transparent Flag (Different
Fountains Editions)**DJ Elephant Power,**
Night (Elephant Power Records)**Jennesse 7, Hobbies**
Galore (Le Pacifique Records)**Ssaliva (EP),**
Unshielded (Slagwerk)

JAZZ

Henri Greindl, A child
is born (Mognomusic)**Jérémy Dumont**
Quintet, Eretz (jazz4you)
Joachim Caffonnette
Trio, Vers lazur noir
(Neuklang Records)**Les Violons de**
Bruxelles, Barcelone
(Lejazzetal Records)**Ntoumos, Back To The**
Roots (Staciarecords)**Olivier Collette, Phi**
(Hypnote Records)**Robert Jeanne &**
Jean-François Mal-
jean, Duo (September)
West Music Club,
West Music Club Plays
Placebo (Ilgoo)

POP-ROCK

Bään, Outtakes (Autopro-
duction)**Beautiful Badness**
(EP), Walking on a
mirror (PIAS)**Bimbo Delice, Epic.**
Bright. Dirty (Freaksville
Records)**Chilly Pom Pom Pee,**
Chilly Pom Pom Pee
(Autoproduction)**Cocaine Piss, Passio-**
nate and tragic (Hyperten-
sion Records)**Des Yeux, Nahr Tapes**
Vol. 1 (Navalorama Records)**Jeremy Walch, Scarlet**
(Luik Records)**Kangling, Graceful**
Machines (NaFF Records)**La Jungle, Past//**
Middle Age//Future
(Black Basset Records/Rockerill
Records/À Tant Rêver du Roi)**Le Prince Harry, Be**
your own enemy (Teenage
Menopause/Rockerill Records/
Differ-Ant)**Pedigree, New Freak**
(Black Basset Records)**R.O & Konoha, Ten**
(Mouda Music)**run SOFA (EP), The**
Joy Of Missing Out (Jau-
neOrange/PIAS)**Sarah Carlier, Shy**
Girl (Deniga Music)**Showstar, Soft Apoca-**
lypse (Vespasonic/Freaksville
Records)**Turquoise (EP), Tur-**
quoise (Freaksville Records)**Whocat, Joyful Rebel-**
lion (Team4Action/Blue Milk
Records)**Wild Classical Music**
Ensemble, Tout va bien
se passer (Born Bad Records)Retrouvez
la liste complète
des sorties sur
[www.conseil
delamusique.be](http://www.conseil
delamusique.be)

POURQUOI ?

Peut-on
toujours compter
sur sa mère ?Membre fondateur des légendaires De Puta Madre,
Smimooz s'associe au rappeur Ypsos le temps
de *French Melancholy*, un album qui sent l'amour maternel,
les bacs à brocante et la France éternelle.

NICOLAS ALSTEEN



l'album *French Melancholy* com-
mence par *Le début de la fin*. Dans
cette intro, une voix pose une ques-
tion essentielle : *Les choses sont là.*
Pourquoi les inventer ? Là-dessus,
Ypsos et Smimooz s'attachent à re-
cycliser des matières premières. Experts en
classiques du rap indépendant, les deux gar-
çons partagent leur passion, causant régu-
lièrement Madlib, J Dilla, Gang Starr ou A
Tribe Called Quest. Jusqu'au jour où l'une
de leur discussion dévie dangereusement
sur la chanson française. *C'est un genre as-*
sez méprisé dans le hip hop, indique l'affilié
aux mythiques De Puta Madre. *Pour la plu-*
part des rappeurs, la chanson française est
vraiment un truc ringard. Pourtant, en creu-
sant un peu, nous étions persuadés de pouvoir
dégoter d'excellents samples. Convaincus par
cette hypothèse, les deux adolescents s'en
remettent à leurs mamans. *Elles avaient*
comme point commun d'aimer la chanson fran-

çaise durant leur jeunesse, poursuit Smi-
mooz. *Nous avons donc fait main basse sur*
leurs collections de 45 tours. En ce sens,
French Melancholy est un hommage à nos
mères. Parce qu'elles nous ont appris les bonnes
manières et la musique.

En mission archéologique dans la disco-
thèque maternelle, Smimooz déniche ain-
si quelques trésors oubliés : des pépites pio-
chées chez Patrick Juvet, Sylvie Vartan,
Catherine Lara ou Marc Ogeret. Taillés
sur-mesure pour le flow démentiel d'Yp-
sos, ces samples nourrissent à présent des
textes denses et une panoplie de punchlines
complètement zinzin. Samplée pour les be-
soins du titre *L'histoire se répète*, Mireille
Mathieu illustre également la pochette de
French Melancholy. Regard de travers et
larme à l'œil, la star française y est repré-
sentée en train de zoner, pépouze, en sur-
vêt Lacoste. Réalisé par Piotr et Fred
Beys, ce portait de la chanteuse illustre à
merveille la proposition d'Ypsos et Smi-
mooz. *Musicalement, nous réactualisons aus-*
si de vieilles images, soutient ce dernier.
Après, nous sommes tout à fait conscients de
la place occupée par notre disque dans le pay-
sage musical. *French Melancholy est un*
street album, un pur produit du hip hop un-
derground. Ce n'est pas avec ça que nous al-
lons faire des millions de vues sur YouTube ou
péter un score sur Spotify. De toute façon, cela
n'a jamais été notre intention. Nous voulions
d'ailleurs éviter les codes du rap actuel. Loin
des cartons signés Damso ou Roméo Elvis,
Ypsos profite d'ailleurs du morceau *Laisse*
moi te dire pour rappeler le plus important :
Je suis toujours « number one » dans le cœur
de ma mère.

VUE DE FLANDRE

Filière anversoise, deel twee

Dead Man Ray renaît de ses cendres, et dEUS fête les 20 ans de son album *The Ideal Crash* à l'AB. Impossible dès lors de ne pas revenir sur l'héritage laissé en terre de Rock Rally – et même au-delà – par ces jeunes gens toujours modernes.

DIDIER STIERS



Dead Man Ray © Sebastian Vandenberghem

Les années 90 sont de retour dans notre paysage rock ! En tout cas, deux de ses plus intéressants rejets, pas mal liés par ailleurs. Non seulement parce qu'ils sont tous deux originaires de la métropole anversoise et que leur comeback – quelle qu'en soit la forme – constitue l'un des événements de l'année, mais aussi parce qu'un des guitaristes du premier fut ensuite l'un des principaux animateurs du second. C'est bien de dEUS et de Dead Man Ray dont il s'agit, vous l'aurez probablement compris. Et de Rudy Trouvé, donc.

Nous sommes en 1999 quand *The Ideal Crash*, le troisième album du groupe de Tom Barman, arrive dans les bacs. Vingt ans, ça valait bien un petit show commémoratif. Sauf que dEUS fait toujours autant courir les foules : du 20 au 27 mai, c'est pas moins de 8 concerts qui seront donnés. Tous sold-out, faut-il le préciser, et à chaque fois l'occasion d'entendre un opening act différent : des An-

versoises de Sons (garage/punk/psych/noise) à Crayon Sun (où l'on retrouve Aldo Struyf de Creature With The Atom Brain) en passant par Tristan alias la gantoise Isolde Van den Bulcke et son ambient pop. Avis aux accrocs : *The Ideal Crash* ressort en version « deluxe » et dEUS enchaîne une vingtaine de dates européennes d'ici les festivals de l'été.

Si la réapparition de Dead Man Ray, qui plus est avec un nouvel album (le fort recommandable *Over*, sur lequel on entend même... Plastic Bertrand!), peut paraître plus surprenante, elle contribue aussi à cet énième petit coup de projecteur sur cette fameuse « scène anversoise » et son héritage. Un héritage énorme. Toujours d'actu.

À Anvers, plein de petits groupes rêvaient d'y arriver, explique ainsi Axl Peleman (Ashbury Faith, The Paranoiacs) au magazine *Enola*. Quand dEUS a sorti son premier album, on a su que ça allait être pour eux. Mais ils ont aussi renforcé d'autant la visibilité de la musique

belge. Et Worst Case Scenario a eu un impact énorme sur les jeunes musiciens. Dans le sens où beaucoup ont arrêté de vouloir faire ce qui marchait à l'étranger et commencé à se creuser bien plus, artistiquement parlant.

Au-delà, nombre de ceux qui étaient ados à l'époque et ont aujourd'hui un groupe ont été exposés aux retombées de cette explosion des dEUS et Dead Man Ray, mais aussi de la constellation des Zita Swoon, Evil Superstars, Moondog Jr, Kiss My Jazz, Gore Slut et autre Love Substitutes. Oui, on peut imaginer qu'il en va autrement pour les trop jeunes, comme Peuk, le trio rock 90's limbourgeois qui secoue pour l'heure un peu tous les cocotiers (on ira plutôt chercher du côté de Sonic Youth). Ou Whispering Sons, avant-derniers vainqueurs du Rock Rally, qui fouillent dans les pages les plus sombres de la new wave eighties. Par contre, pour Balthazar, aucun doute ! *Étant nés dans les années 90, nous avons grandi avec dEUS*, expliquaient ainsi Maarten Devoldere et Jinte Depraet à Télérama cette année, quand sortait *Fever*, leur quatrième album. Ils ont eu une grande influence sur nous, notamment pour leur approche de la musique et leur ouverture d'esprit. Ou, comme l'écrit Yannick Hustache du côté de PointCulture : *dEUS y adjoint une bonne dose de liberté formelle héritée du jazz, tout en faisant preuve d'une indéniable appétence pour la mélodie qui tape l'incruste dans les oreilles.*

L'héritage de dEUS (& co) ? C'est peut-être César Laloux, à l'époque où il faisait encore partie de BRNS, qui le résume le mieux, dans les pages du *Soir*, il y a cinq ans : *Ils ont permis de décomplexer le rock belge. Et indirectement, ils ont fait que la France notamment s'est intéressée à la scène rock belge dès la fin des années 90. Pssst ! Il paraît même que la pochette d'Ideal Crash apparaît dans une case d'un Bob & Bobette ! Le 273, intitulé Léuropagaïlle. Si ça c'est pas une référence !*

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Daddy K

Un matin de janvier 1968, il y a 51 printemps, naissait Alain Deproost, enfant de Molenbeek-Saint-Jean. Il y a tout juste trois décennies, le ketje devenait Daddy K, DJ patenté, complice de Benny B et pionnier du rap (en) français. Un 30^e anniversaire qu'il célébrait il y a quelques semaines devant un Palais 12 complet. Une grande première pour cet artiste belge issu de la famille hip hop, tout comme le titre de citoyen d'honneur que la ville de Bruxelles lui décernait il y a peu. Bienvenu au musée Daddy K...

NICOLAS CAPART



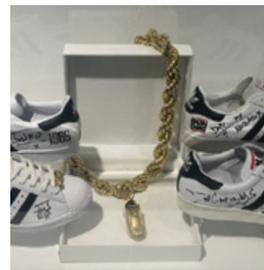
LE VINYLE DE CAPITAINE FLAM

Ce vinyle, c'est le début de beaucoup de choses... J'étais fan de mangas à l'époque où je commençais à être DJ. Je cherchais par tous les moyens à faire des scratches en français, parce que ça n'existait pas! Un jour, j'ai eu l'idée de piocher dans mes disques d'enfance: Le Petit Ménéstrel, Goldorak et Capitaine Flam justement. C'est dans ce dernier que j'ai trouvé les gimmicks «Mais vous êtes fous» et «Oh oui»... Il n'y avait pas internet dans ce temps-là, quand on voulait une histoire, on posait un 45T sur la platine et on écoutait... Ces deux passages m'avaient marqué et je les ai assemblés. Cela m'a permis de remporter mon premier championnat de Belgique de scratches (le fameux DMC) en '87, puis de le réutiliser dans le morceau avec Ben (alias Benny B)... Sans penser que *Vous êtes Fous!* serait le premier tube du rap français, disque d'or, qu'il nous ouvrirait plein de portes et nous mènerait jusqu'à l'Olympia. Ce vinyle, il faut le mettre au coffre-fort, c'est le début de mon histoire.



GOLDORAK (GRANDEUR NATURE)

Je suis depuis toujours un énorme fanatique de Goldorak. Je collectionne vraiment tout le concernant, depuis tout petit. Aujourd'hui, grâce à mon travail, j'ai la chance incroyable de voyager à travers le monde, de rencontrer d'autres fans comme moi. À Dubaï par exemple, où je me suis procuré quelques pièces rares, comme une figurine totalement en or... J'ai vraiment une collection de «ouf», plus d'une centaine d'objets, qui ont déjà été exposés à deux reprises (lors du festival Rétro Made In Asia à Namur entre autres). J'avais des Goldorak de toutes les tailles, mais il me fallait l'objet ultime: le vrai Goldorak! J'ai donc contacté une société qui fabriquait des ballons en Chine, et leur ai demandé de me fabriquer un Goldorak grandeur nature. On est tous resté de grands enfants et, dans le monde dans lequel on vit aujourd'hui, cela fait du bien de garder ses rêves car ce monde d'adultes est vraiment compliqué. En ce moment, il est gonflé et allongé dans mon jardin. Il fait un peu peur au chien du voisin, mais il prend le soleil, il est bien...



LA PANOPLIE DE RUN DMC

Comme pas mal de fans de hip hop, je suis également un grand collectionneur de baskets. Je dois avoir plus de 5.000 paires à la maison... Je n'arrive plus à mettre un pied par terre chez moi, c'est un vrai musée! Cette paire-là, l'Adidas Superstar, est emblématique des débuts du mouvement hip hop avec Run DMC. J'ai eu l'occasion de rencontrer le groupe et de leur faire signer plusieurs de mes chaussures, dont celles de la photo. On y voit aussi la chaîne en or que les gars de Run DMC portaient, avec cette même paire en guise de pendentif, un autre clin d'œil à cette époque bling bling des origines... Ce sont des symboles qui me renvoient à mes racines.

C'était le

20 MARS 1975

LA MÉDIATHÈQUE: UNE NOUVELLE ÉTAPE !

Depuis sa création, en novembre 1956, la Discothèque Nationale de Belgique n'a cessé de rencontrer un succès croissant dans le public. Aujourd'hui, elle touche plus de 225.000 personnes par la voie de ses quelque 75.000 familles membres et 4.000 enseignants qui utilisent le disque dans le cadre de leur enseignement.

A l'origine de cette institution, une poignée d'hommes groupés autour de Jean Salikin, l'actuel directeur général. Leur but : créer une ASBL (Association sans but lucratif) qui mettrait en prêt au profit du grand public cet instrument tellement fragile qu'est le disque considéré comme facteur de délasserement et de promotion culturelle. Depuis s'y sont ajoutés la cassette, les cours de langues audio-visuels, les

diapositives sonorisées ou accompagnées d'un livret explicatif. Et dans l'avenir, on songe à y introduire la vidéocassette et le vidéo-disque... Aussi la Discothèque Nationale de Belgique a-t-elle été rebaptisée Médiathèque de Belgique.

A l'occasion de l'inauguration de la section de Mons, nous avons rencontré Henri Cloes, responsable de la Médiathèque pour le Hainaut.

TM. □ **Entre novembre 1956 et 1975, les choses ont bien**

changé. Notamment l'implantation géographique de la Médiathèque ?

H. C. — Certainement. Au départ, nous étions limités aux centres de Bruxelles, Charleroi et Anvers. Mais dès sa création, la Discothèque avait établi un plan d'implantation dans l'ensemble du pays. Pour ne pas faire œuvre d'historien, voyons quelle est la situation actuelle. Nous avons trois types de services : les sections, les discobus et les comptoirs.

TM. □ **Comment cela fonctionne-t-il ?**

H. C. — Les sections n'ont pu s'implanter que dans des villes dont la densité démographique est suffisamment élevée. Pour des raisons économiques évidentes. Pour toucher un public suffisamment large, une collection doit comprendre au moins 4.000 disques. Or pour permettre l'amortissement de l'important capital que représente une telle collection, il faut la participation de plusieurs milliers de membres.

Le présent article (paru dans Le Moustique) vous retrace le début de l'aventure sous le nom de Médiathèque, en 1975, auparavant l'asbl portait le nom de Discothèque Nationale de Belgique (créée en 1956). Un patrimoine qu'on aurait vraiment peine à voir disparaître... L'intégralité du présent document sera visible sous peu sur le site du Conseil de la Musique : www.conseildelamusique.be.



Il est loin le temps des centaines de milliers de locations de médias par an (plus de 4 millions en 2001)! Aujourd'hui, on compterait plutôt celles-ci en milliers... L'évolution technologique est passée par là. Spotify a remplacé les K7 audio que les membres de la Médiathèque (le nom de PointCulture pré-2013) achetaient et remplissaient compulsivement chaque semaine. Les pépites sont désormais accessibles (gratuitement) sur YouTube. Toutes les pépites ? On aime à croire qu'il n'en est rien. Les collections de médias de PointCulture ont encore leur place dans le paysage audiovisuel actuel. Mais il semblerait pourtant que la fin du prêt, sous sa forme actuelle, soit acquise (malgré une pétition qui circule ces derniers jours) : beaucoup moins d'achats, fin des comptoirs... Les missions de l'association se réorientent vers un rôle de médiation culturelle. Tout le mal qu'on souhaite à PointCulture, c'est de trouver une manière originale et accessible d'exploiter son trésor accumulé au fil des décennies... et de vivre encore une longue et prospère existence. — FXD



FETE DE LA MUSIQUE 20-23 JUIN 2019

WALLONIE-BRUXELLES



GRATUIT  WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE +32 (0)2 550 13 20 
UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE LA MINISTRE DE LA CULTURE FÉDÉRATION WALLONNE-BRUXELLES